

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

Un an, \$3.00 - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

7^{ME} ANNÉE, No 343.—SAMEDI, 29 NOVEMBRE 1890

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.
BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



LE REV. PERE DIDON, DE L'ORDRE DES FRERES-PRECHEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 15 NOVEMBRE 1890

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-Nous, par Léon Médieu.—Les Beaux-Arts et le Catholicisme, par Pierre Bédard.—Deux Brochures, par J. S.-E.—A travers le Canada : Salaberry de Valleyfield, par Jules Saint-Elme.—Correspondance, par Bruno Wilson.—Saint Michel Archange.—Les lieutenants-gouverneurs de la province de Québec, par E.-Z. Massicotte.—Jésus et les oiseaux, par Léon Lecomte.—Usages et coutumes (suite).—Poésie : Le vieux moulin, par Chs.-M. Ducharme.—Les écrivains de toutes les littératures : Le Rév. Père Didon, par E.-L.—Rémémorance, par Marie-Laure.—La vie américaine (suite), par Louis de Saintes.—Nouveau livre.—Primes du mois d'octobre : liste des réclamaants.—Feuilleton : Fleur-de-Mai (suite).

GRAVURES : Portraits : Le Rév. Père Didon ; l'hon. sir N.-F. Belleau.—Intérieur du Panthéon de Paris : St. Michel Archange.—Salaberry de Valleyfield : Vue de l'hôtel Windsor ; L'église et le couvent, vus de la rue du Marché.

Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1re Prime	\$50
2me "	25
3me "	15
4me "	10
5me "	5
6me "	4
7me "	3
8me "	2
88 Primes, à \$1	88
94 Primes	\$200

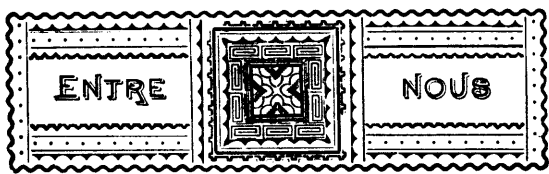
Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucun prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

GARE LA FRAUDE

Nous prévenons nos lecteurs et patrons des Etats-Unis que le MONDE ILLUSTRÉ n'a actuellement aucun agent accrédité aux Etats-Unis pour solliciter leurs abonnements. M. Léon de Poltoratzki étant de retour au Canada.

Nous sympathisons avec le juste dépit de quelques lecteurs trop crédules, qui se sont laissés frauder par de pseudo-agents de notre journal, et qui nous en écrivent, chaque jour, de copieuses doléances, mais nous ne pouvons que leur conseiller d'être en garde contre cette filouterie de nouveau genre et de vouloir bien s'adresser, pour abonnements, etc., à nos bureaux, 40 Place Jacques-Cartier, Montréal.

L'ADMINISTRATION.



A semaine dernière, Faucher de Saint Maurice, que je citais à propos de ce pauvre Bazerque qui vient d'aller rejoindre la majorité, parlait du club des 21, et comme je lui demandais des renseignements sur cette société qui a disparu il me prêta un livre rarissime, puisqu'il n'a été tiré qu'à quarante-neuf

exemplaires, *Souvenirs*, par le comte de Premio Réal.

Nous allons parcourir ensemble ce qui a trait au club des 21.

A la page 6, je trouve cette note :

"Les '21,' associations d'écrivains et d'artistes, n'ont pas de règlements écrits, bien que la conduite de tous les membres soit d'une régularité exemplaire."

Cette simple déclaration démontre que cette société n'était pas composée des premiers venus et qu'elle brisait avec les us et les coutumes d'une manière très crâne et très spirituelle.

Un discours prononcé en 1879, par l'un de ses membres, Joseph Marmette, nous donne des renseignements précieux sur le club.

Ce morceau est trop délicat pour être donné en tranches, et je le cite en entier :

"Il y a soixante et onze ans, en 1807, messieurs, existait à Québec une association de beaucoup semblable à la nôtre, celle du *Club des Barons*. Personne ne me contestera certes ici la similitude qui existe entre les deux sociétés, lorsque j'aurai dit que le Club des Barons, composé de bons vivants du commencement de ce siècle, s'était d'abord appelé le *Club du Beef-Steak*. Notre ami Bazerque, ayant d'abord accordé à la dénomination de notre société l'épithète fort peu prétentieuse d'*abrutis*, nous ne saurions chercher noise à nos devanciers d'il y a soixante et onze ans, d'avoir choisi pour les désigner une appellation aussi brutalement gastronomique. Et, comme en fin de compte, le motif qui nous réunit est le même qui rassemblait les joyeux lurons de Québec en 1807—à savoir de convier à la même table les meilleurs appétits de la ville pour déguster un fin dîner et dire le plus de joyeusetés possible au dessert—donnons-nous bien garde de reprocher à l'association des barons son titre primitif et peu glorieux de *Club des Beef-Steak*.

"M. James Lemoine, dans ses *Maple Leaves*, nous apprend que le *Club des Barons*—composé des plus riches négociants d'alors—se réunissait souvent au château Bigot, demeure abandonnée mais alors encore habitable du dernier intendant français dont la mémoire est restée par trop célèbre au Canada. C'était, sur mon âme, un endroit bien choisi que cet ermitage perdu en plein bois, pour y festoyer tout à son aise et y chanter à plein gosier au dessert, entre deux coupes, l'une d'un vin généreux d'Espagne et l'autre de pétillant vin de France.

"Mais, singulière coïncidence, et qui doit faire tressaillir d'aise, au fond de leur tombeau, les membres par trop défunts du fameux *Club des Barons*, c'est qu'il était exactement composé comme le nôtre, de vingt-et-un joyeux compères. Et, rencontre non moins curieuse, c'est qu'un arrière parent de l'un des membres du *Club des Barons* fait aujourd'hui partie de notre association. Oui, messieurs, durant l'hiver de 1807, à l'un des dîners du club, donné à l'hôtel Union,—où est maintenant l'imprimerie de M.M. Côté & Cie—en face de la Place-d'Armes, présidait l'hon. M. Dunn, administrateur de la Province en l'absence de sir Robert Milnes, et je crois, l'un des ancêtres de notre confrère, M. Oscar Dunn. Le juge en chef et les principaux employés des gouvernements civil et militaire y assistaient. Seulement,—ici les deux lignes de comparaison cessent d'être parallèles entre le *Club des Barons* et celui des 21, et forment un angle d'au moins quarante-cinq degrés, dirait notre savant géomètre, M. Baillargé ; seulement, le dîner du *Club des Barons*, dont je viens de parler, coûta deux cent cinquante guinées ! Aussi, voyez-vous, la plupart d'entre nous sentent si souvent la queue du diable frétiller tout au fond de leur bourse, que jamais nous n'aurions eu l'audace de décrocher le moindre titre de noblesse du plus humble blason pour en parer notre modeste société d'artistes et de gens de lettres.

"Cependant, si nous, Club des 21 de 1879, ne pouvons-nous payer les somptueux festins des barons de 1807, nous n'en formons pas moins la réunion la plus cordiale et la plus houte-en-train de la ville. Tous frères par le cœur et par la pensée, nous nous pressons gaiement coude à coude autour de la même table, et, si nos verres ne sont pas grands, nous n'en buvons pas moins à plein verre.

"Puisqu'il s'agit de boire, au nom des 21 d'aujourd'hui, buvons, messieurs, à la mémoire des premiers 21 qui, depuis un demi siècle et plus, font l'éternelle sieste qui a suivi leur dernier repas "

Ce toast si spirituel a dû être accueilli par des applaudissements enthousiastes, et vous donne l'idée de la somme d'esprit qui devait se dépenser dans ces charmantes réunions.

Le club était composé de vingt-et-une personnes comme le dit bien son nom, et lorsqu'un de ses membres quittait Québec, il était aussitôt remplacé par un autre.

Ont fait partie du club des 21 :

Comte de Premio-Réal, président, Victor Bazerque, Dr Hubert LaRue, Hector Fabre, hon. F.-G. Marchand, N. LeVasseur, Calixa Lavallée, Charles Baillargé, L.-H. Fréchette, hon. J.-A. Chapeau, Joseph Marmette, Jacques Auger, F. de Kastner, Faucher de Saint Maurice, A.-N. Montpetit, Edouard Deville, Dr Pourtier, Moreau, W. Blumhart, H. Delagrave, Cyr Duquet, Lavigne, Buteau Turcotte, Oscar Dunn, P.-J. Curran.

* * Le hasard vient de me faire tomber dans les mains trois biographies d'hommes que vous connaissez tous, et qui sont entièrement inédites, bien qu'elles aient été écrites il y a plus de dix ans.

J'ignore le nom de l'auteur des deux premières, mais elles semblent être sorties de la même plume.

HONORABLE FÉLIX-GABRIEL MARCHAND

"Il a entendu Rachel débiter aux Français dans *Horace et Lidie*, de Ponsard, et cela pourrait nous faire croire que sa jeunesse ne date pas d'hier. Ce que sa mémoire constate, sa physiognomie le dément : père de famille, c'est le plus jeune de ses enfants. Il sait ne pas quitter les bords de la fontaine de Torence, malgré les nombreux pièges que ne cesse de lui tendre la popularité. C'est elle qui, dans cette douce nature de notaire, a su façonner tour à tour un marguillier, un conseiller municipal, un colonel d'infanterie chargé du commandement d'une brigade, lors de l'invasion fénienne, un député et un ministre.

"Sans se donner la peine d'aller au devant des titres qui font tourner la tête de tant de petites gens, les honneurs ont pris la peine d'aller à lui.

"Ami de tout le monde, il nourrit chez lui son plus grand ennemi qui est l'humilité, et nous savons tous qu'il se prend à soupirer quand il compare les agitations de la vie d'un homme d'état, aux douces joies du foyer domestique..."

Je n'ai pu trouver que ce feuillet, et cela est vraiment fâcheux, car l'auteur sait manier la plume comme vous le voyez. Mais la plus belle fille du monde ne peut donner que ce qu'elle a.

* * Voici la seconde biographie :

BLUMHART (WILLIAM)

"Il ne faut pas trop en parler, et ce que je vous dis de lui, doit rester entre nous. Si Renaudot qui a fondé la première gazette ne l'avait pas devancé, il aurait devancé Renandot et fondé la première gazette.

C'est le journaliste ambulante.

Il est à la fois à Québec, aux Trois-Rivières, à Montréal et à Ottawa. Il a, le même jour, vu sir John A. Macdonald, dîné avec le ministre des finances de l'Île du Prince-Edouard, fait un discours à une assemblée d'actionnaires et pris un bock avec le chef de l'opposition. Il sait de plus qu'il gèle à St. Hyacinthe et qu'il pleut à Toronto ; écrit à Pamphile que Roch et Israël viennent de se brouiller, travaille en même temps à la réconciliation de Joseph et de Jules, et assure à qui veut l'entendre que le député de X... doit prochainement faire un calembourg.

Homme d'action, ami dévoué, érudition de rat de bibliothèque, spécialité de chiffres et de chemin de fer, jugement sûr pour les hommes et pour les choses, surtout pour les choses, causeur agréable et plein de verve, générosité de bon Samaritain, notre ami a par dessus tout la bosse de la nouvelle. Pour dire du nouveau, il assurerait que Moïse s'est noyé en traversant la Mer Rouge. Il a aussi la bosse de l'obligeance. Il sait rendre service et pour ne pas en perdre l'habitude, il n'hésiterait pas à prier l'ange de la dernière heure

de lui passer son instrument, et afin de lui exempter la peine, il soufflerait lui-même dans la trompette du jugement dernier.

“ En attendant il joue de la flûte.”

Ici, je dois ajouter quelques mots :

Cette biographie, ou plutôt ce croquis à la plume des plus spirituels, est rempli d'humour, de réflexions un peu risquées, mais il n'en est pas moins vrai que le caractère de journaliste par excellence de M. Blumhart est des mieux esquissés.

J'ai eu l'honneur d'écrire sous sa direction ; j'ai fait partie de la phalange de la *Presse* qui a été, en 1885-86, le journal français le mieux fait que l'on ait jamais vu en Canada.

Blumhart, que j'estime beaucoup et que j'ai admiré, avait su se choisir un état-major de première ordre, et le succès qu'il a obtenu était bien légitime et bien gagné.

Dans ces jours de lutte politique et intellectuelle qui a fait naître une ère nouvelle, Blumhart avait pour rédacteurs et collaborateurs : Achintre, Provencher, Faucher de Saint-Maurice, Savary, Helbronner, Rémi Tremblay, Charette, Hennessey, Charbonneau, etc., etc.

C'était au lendemain d'une exécution politique qui avait eu lieu au Nord-Ouest, et la *Presse* atteignit aussitôt une circulation énorme.

Blumhart avait un cachet tout particulier. Très rude en apparence, il nous laissait libre d'écrire ce que nous voulions, pourvu que ce fut bien écrit.

Tout le succès est venu de là, de cette direction intelligente et libre.

Ce n'était pas de la flûte qu'il jouait alors, car il sonnait la charge à pleins poumons.

* * La troisième biographie est celle de mon ami Faucher de Saint-Maurice crayonnée par le Dr Larue :

FAUCHER DE SAINT-MAURICE (NARCISSE-HENRI-EDOUARD)

Taille, 5 pieds 9 pouces ; mesure autour de la poitrine 40 pouces ; tempérament composé, nervoso bilieux ; race blanche ; 46 ans, plus ou moins.

D'hypertrophie, d'atrophie, de dégénérescence, d'inflammation, de fluxion, d'indigestion, pas sujet de première classe pour une assurance sur la vie.

Seul, cet homme est toujours sérieux et grave, sérieux comme un notaire qui est en voie d'instrumenter, grave comme un débiteur qui descend la côte de la basse-ville, et se dirige vers la Banque Nationale pour y rencontrer un billet échu... la veille.

Qu'un ami vienne à sa rencontre, et incontinent cette excellente pâte de figure d'honnête homme et d'homme honnête se déride. Un sourire naît sur ses lèvres, ce sourire devient bientôt un franc rire qui irradie aux yeux, au front, à toute sa physionomie. Parvenue à ce degré de paroxysme, Faucher vous lance à la tête une de ces bonnes grosses et gauloises bêtises dont les gens qui ont infiniment d'esprit ont seul le secret.

Vous ripostez, une riposte de Faucher rencontre la votre en chemin ; vous ne ripostez plus, et pour cause ; vous perdriez à ce jeu et votre grec et votre latin.

Sur ce terrain dangereux, Faucher peut mettre en déroute tout un bataillon des sujets des rois de France et de Navarre.

Dans la conversation intime Faucher manie l'anecdote comme un spadassin manie le sabre ou l'épée. Les pointes et contrepointes se succèdent avec rapidité et portent si juste, qu'à chaque instant vous dites : “ touché.”

Toutefois, chose rare, dans l'espace de cinq minutes, il peut mettre à trois saucées différentes la même historiette. Ce sera bien la même chose, et—miracle de génie—chose toute différente.

Historien, romancier, chroniqueur, journaliste, il a été tout cela, et en tout cela il a été maître ; ses écrits resteront.

La postérité avec laquelle il n'a encore eu rien à démêler, lui érigea peut être un humble monument funèbre, dans l'humble paroisse de Beau-

mont. Si jamais je passe par là, j'irai m'incliner devant son monument.

Si son monument est érigé avant le sien, à Saint-Jean, île d'Orléans, il ne sera pas, j'en suis sûr, en reste de courtoisie.

J'oubliais une chose : Faucher est archéologue et sa qualité vient d'ajouter un nouveau fleuron à ceux qui ornaient déjà sa couronne. Six mois passés, il faisait la découverte des ossements du frère Liégoris.

Il n'a qu'un défaut qu'il a contracté depuis un mois. Il joue aux quilles dans la côte du Palais, et plus grand défaut encore, il se fait battre par le consul général d'Espagne, au grand détriment de l'honneur du drapeau canadien-français.

* * Plusieurs des joyeux membres du Club des 21 ont disparu.

Le comte de Premio-Réal, le Dr Pourtier, le Dr LaRue, Oscar Dunn, Buteau Turcotte, P. J. Curran, sont morts depuis déjà plusieurs années, et Bazerque est le dernier qui nous ait quitté.

Paix à leurs cendres et respect aux derniers survivants du Club des 21.

* * En terminant, je constate que je n'ai parlé aujourd'hui que du Club des 21, c'est un de ces heureux hasards qui n'arrivent pas tous les samedis. Je croyais n'avoir rien à dire sur eux, et puis les documents aidant j'ai réussi à vous dire quelques mots de noms connus et auxquels nous nous intéressons tous.

C'est une petite page d'histoire anecdotique qui pourra servir à nos enfants.

* * Quelques mots des événements du jour :

—Il paraît avéré que Stanley, Barthelot et autres ont fait tout le contraire de la civilisation dans l'Afrique centrale. Ils ont tué, assassiné, pillé, volé, etc.

C'est très laid.

—Son Eminence le cardinal Lavigerie, que j'ai connu à Alger, y a vingt-et-un ans, a dit dernièrement que ce qui avait contribué le plus à l'affranchissement des nègres, aux Etats Unis, était un roman, *La case de l'oncle Tom*, de madame H. Beecher Stove.

C'est vrai.

—Le même cardinal de Lavigerie, dans un de ses derniers mandements a conseillé à ses ouailles de se rallier courageusement à la République Française.

C'est d'un bon patriote.

—Mgr Richard, archevêque de Paris, a dit il y a un mois, aux séminaristes qui partent pour servir leur patrie, d'être bons soldats avant de devenir de bons prêtres.

C'est juste.

—On dit souvent que la France et les Français n'entendent rien aux questions financières.

La Banque de France vient de prêter six millions de livres à la Banque d'Angleterre.

Donc, c'est faux.

C'est ce que je voulais démontrer.

LE CATHOLICISME ET LES BEAUX-ARTS

L'Art est l'imitation du beau, c'est à-dire de ce qui est au-dessus du vulgaire, de ce qui se rattache le plus aux choses célestes ; Or, le Beau existe dans le Catholicisme, puisque cette religion est surnaturelle dans sa cause, ses moyens et son but, donc le catholicisme doit influencer sur les Beaux arts.

Ces cérémonies imposantes dont les riches décors et les nombreuses lumières font ressortir l'éclat, ces temples grandioses qui semblent inviter à prier ou à pleurer, et dont les hautes fenêtres ne laissent passer à travers de leurs vitraux qu'un jour incertain, ces fêtes sublimes dans leur simplicité et majestueuses dans leur poésie qui ont pour noms la

Circconcision, Pâques, Noël, etc., ces prières touchantes, ces belles hymnes dont la musique et les chants portent dans l'âme du chrétien de si douces émotions, ces êtres surnaturels qui peuplent le ciel et la terre, ces anges aux ailes d'or, ces chérubins pleins de grâce, cette céleste Jérusalem où retentit sans cesse des chants d'amour, ce Dieu tout resplendissant de gloire, cet être suprême qui est tout, unique et nécessaire, tout cela n'est-il pas propre à encourager et à inspirer les fervents disciples de l'Art ?

L'architecte, comprenant la sublimité et la grandeur d'un temple que doit habiter l'Être éternel, concevra le plan d'une de ces basiliques qui feront l'honneur et la gloire de sa patrie, d'un de ces monuments dont la pureté des lignes, le caractère saisissant et la beauté de l'ensemble exciteront l'admiration la plus sincère des étrangers.

Le peintre, plein de cet enthousiasme, de ce feu divin que donnent l'amour et le culte de l'Art, rendra sur la toile, avec une grande richesse de coloris et une conception des plus admirables, le drame sanglant du Golgotha, la résurrection glorieuse du Sauveur, l'Assomption de la Vierge-Mère, en un mot tous ces sujets religieux dont la sublimité et la poésie attendrissante attirent et captivent son âme.

Le sculpteur élèvera sur les autels ces belles statues de marbre, d'or ou d'argent, images frappantes de ces hommes illustres que l'Eglise a placés au rang des bienheureux ; inspiré par la religion, il donnera des œuvres que le monde dans son étonnement proclamera immortelles, et que l'Art jugera parfaites.

N'a-t-on pas vu un Michel-Ange puiser dans le christianisme ses merveilleuses créations ? La statue colossale de *Moïse*, la magnifique fresque du *Jugement dernier*, et cette coupole étonnante qui couronne l'immense basilique de St-Pierre de Rome sont des ouvrages qui ont immortalisé le nom et la mémoire du plus grand sculpteur des temps modernes, et cependant Michel-Ange s'était inspiré à la source la plus pure de la religion chrétienne.

Et Raphaël, ce génie brillant que la mort abat-tit de sa faux cruelle à l'heure où se réalisent ou doivent se réaliser les rêves dorés de la jeunesse, a ravi d'admiration les contemporains et la postérité en donnant ces toiles sublimes qui ont pour titre la *Transfiguration*, la *Vierge à la chaise*, etc., et ces *Madones* incomparables, pleines d'expression et de sentiment.

Les écoles si fameuses de Florence et de Flandre ont prospéré et grandi sous la douce influence du Catholicisme, et seront à jamais les témoins éclatants et évidents des encouragements que le culte Catholique aime à donner aux véritables artistes.

Pierre Bidard

DEUX BROCHURES

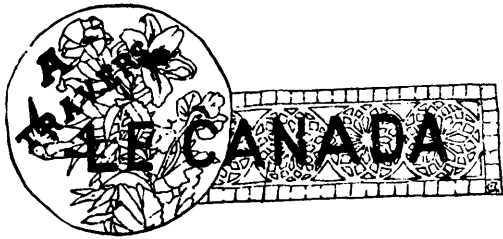
C'est avec grand plaisir que nous accusons réception de deux brochures, ayant pour auteur M. Napoléon Legendre. Nous prions qui de droit d'accepter nos remerciements en conséquence.

Sous les titres *Nos Asiles* et *Nos Ecoles*, M. Legendre a écrit de bien bonnes choses sur ces deux grandes institutions dont l'importance s'accroît de plus en plus aujourd'hui dans notre province française de Québec.

Nous avons parcouru avec un intérêt tout particulier les pages que M. Legendre a consacrées à *Nos Ecoles*, et nous y avons trouvé, à notre grande satisfaction le genre de réformes très sensées, dont l'urgence s'impose et dont nous dotera, nous osons l'espérer, un avenir prochain.

Les conseils de M. Legendre sur l'hygiène de nos écoles, sur la bonne tenue et le langage correct qu'on devrait s'efforcer d'y mettre en honneur, ces conseils, inspirés par la sagesse et par l'étude des faits, sont à suivre en tous points. Nous aimons à croire qu'on ne manquera pas d'en tirer profit.

J. S. E.



SALABERRY DE VALLEYFIELD

III

Une chose avait toujours fait totalement défaut à Salaberry de Valleyfield, la facilité des voies de communication, surtout dans la saison d'hiver. Même l'été, une double ligne de vapeurs locaux, sans compter ceux de la navigation intérieure du Sud-ouest, dont elle usait aussi, servait bien mal la population toujours grandissante, atteignant déjà tout près de cinq mille âmes. Mais c'est l'automne, l'hiver et le printemps surtout qu'il était dur pour les voyageurs d'aller prendre le train, par delà le fleuve, à six milles de distance, la station la plus rapprochée, pour Montréal ou autres lieux, dur pour le commerce de subir un service si incommodé.

En 1882, la Cie. du Canada Atlantique, construisant une voie ferrée pour le trafic du bois, d'Ottawa à Boston, résolut de toucher à Salaberry de Valleyfield. La prospérité de la jeune ville la fascinait. Elle n'eut pas tort de se laisser convaincre car Salaberry sera tantôt la meilleure station d'arrêt sur tout le système de cette compagnie.

Comme conséquence, dès 1884, les Salaberriens se trouvaient en communication directe, par chemin de fer, avec Montréal et Ottawa, Boston et New York, c'est à dire tous les points du Canada et des Etats-Unis.

Etablie en pleine savane, à un mille de l'église, environ, en 1886, la gare du C. A. R., est devenue en quelques années le centre d'un gros hameau, faubourg magnifique, banlieue pleine de promesses pour la petite ville. Les "naturels du pays" ont décoré cette agglomération *extra muros* du nom original de Batoche, en souvenir des choses de l'ouest.

L'on devine sans peine que ce fut, à cette occasion, une véritable chasse aux terrains dans ces parages-là. Salaberry a eu, par malheur, tout comme Winnipeg un peu précédemment, sa fièvre de spéculation et son petit "boom".

Cette fièvre ne fut pas circonscrite aux environs de la gare du C. A. R. On la vit se propager sur d'autres terrains, dans le quartier est, aux environs des bâtisses publiques du marché et de la police, à l'endroit même que la ville devait acheter, peu de temps après, dans la débâcle, pour en faire un parc public, tout auprès de celui où la Cie du Grand-Tronc, embranchement "Jonction de Beauharnois," allait édifier sa modeste gare, en 1888.

Depuis 1888, en effet, deux lignes de chemins de fer relient Salaberry de Valleyfield à la métropole canadienne, et le G. T. R. met Salaberry en communication avec toute la partie est de la province de Québec.

La spéculation des terrains s'étant corsée de plus en plus avec la complétion du C. A. R. et l'arrivée du G. T. R., la débâcle commença vers 1887 et c'est ainsi que prit fin l'ère de prospérité constante qui avait duré sept ans.

L'argent ayant été gaspillé, le marché surmené dans ces puériles transactions, les affaires tombèrent alors dans un état de désespérante inaction. Sous l'influence de citoyens actifs elles tendent à se ranimer, mais la réaction est bien plus lente que le choc ne l'a été. Espérons qu'elle sera aussi durable et servira de leçon de sagesse et de modération aux spéculateurs Salaberriens de l'avenir.

Toutefois de cette ère de prospérité que Salaberry verra renaître bientôt, sans doute, car tout l'annonce, deux grandes améliorations, par elle faites, comme ville, lui sont restées. Son aqueduc, établi en 1887, et la lumière électrique, installée en 1888, qui font d'elle, dans la phase d'arrêt même qu'elle traverse, une des petites villes les

plus modernes, les plus progressives du Canada tout entier.

* *

Tout à l'heure je disais les difficultés de la Fabrique de Ste-Cécile, durant le calme plat de 1875 à 80, il convient que je signale ce qu'elle parvint à opérer pendant les jours meilleurs de 1880 à 1887.

Grâce à l'esprit d'initiative et de persévérance du nouveau titulaire de la cure, M. l'abbé Alexis Pelletier—esprit d'initiative et de constance, soit dit en passant, que douze années d'un ministère ardu n'ont pu faire se démentir—l'œuvre de la Fabrique fut belle et productive. Voyons plutôt.

C'est d'abord un couvent aux proportions magnifiques qu'on voit sortir de terre, où s'installent plus de vingt religieuses de Jésus-Marie pour y proclamer aux jeunes filles de Salaberry la haute instruction intellectuelle. Plus d'une grande paroisse envie à la petite ville cette institution.

L'église en construction sera trop petite pour ses trois mille communicants. Point d'hésitation, on la démolit, et sur ces jeunes ruines surgit un temple magnifique aux proportions imposantes. C'est une basilique, ni plus ni moins, qu'a édifiée notre concitoyen, M. Cossette, sur les plans et devis de MM. Perrault et Mesnard. L'avenir dira si ce fut inutilement. En attendant, avant toutes choses, les étrangers admirent dans Salaberry de Valleyfield, son église catholique, aux tons simples, mais nobles et gris en même temps. C'est un honneur pour la population française, une bénédiction sur la congrégation catholique de Salaberry.

Aux côtés de pareille église, il fallait un joli presbytère. C'est ce qu'a comploté la Fabrique de Ste-Cécile, et celui qu'elle a fait construire est loin de déparer le temple qu'il avoisine.

Mentionnerais-je encore la construction d'un asile confié aux soins des sœurs de la Providence et l'installation, chez nous, de ces douces hospitalières ? D'rais je la paternelle sollicitude pour nos petits frères et nos jeunes amis qui a présidé à l'établissement des religieux de Ste-Croix dans notre collège, jusque là dirigé par des laïques ? Parlerais-je de l'ouverture d'un nouveau cimetière, plus spacieux et mieux situé ? Rappellerais-je les nombreuses sociétés de bienfaisance et autres fondées dans ces dernières années : St-Jean-Baptiste, St-Joseph, St-Vincent de Paul, congrégations de Marie, etc.

Inutile d'essayer, c'est par milliers que se comptent les traits de dévouement et de sage prévoyance de notre digne curé !

Simplement ais je voulu, dans l'occasion, signaler le fait que les sept années d'abondance n'ont pas profité seulement à Salaberry de Valleyfield laïque, mais encore, et d'une manière plus stable peut-être, à sa société religieuse.

* *

Salaberry de Valleyfield, insinuais-je plus haut, verra renaître bientôt les jours de rapides progrès qu'elle a connus jadis. Tout porte à le croire. Je ne fais qu'exprimer l'opinion générale. Salaberry, vous diront partout ceux qui l'ont visité, a les promesses de l'avenir.

C'est ce qu'ont dit les marchands américains qui sont venus, l'hiver dernier, de New-York jusqu'ici, demander à notre St-Laurent les bienfaits que leur refuse leur égoïste Hudson. Ils sont venus enlever à notre beau fleuve, en nous payant, bien entendu, nos droits seigneuriaux, la carapace gâchée dont il se couvre, aux jours d'hiver, comme pour offrir un miroir où se reflète la coquetterie de notre ville, sa jeune amie, dont ses vagues follichonnes ont, pendant tout l'été, amoureuxment caressé les pieds.

Et lorsqu'ils disaient cela, ils nous assuraient les bénéfices d'une industrie nouvelle.

C'est ce qu'ont dit les capitalistes, américains encore, qui cherchent à relier à notre fleuve, chez nous, la ville de Malone et les monts Adirondaks, avec leurs incouissables mines de fer. Et en disant cela, non seulement ils s'engagent à nous introduire de plain pied dans le vaste et riche état de New-York, mais encore à doter notre ville d'une puissante et lucrative industrie, celle des hauts

fourneaux, à faire de notre port un immense entrepôt du commerce du fer.

C'est ce qu'ont dit les nombreux touristes qui sont repartis enchantés après nous avoir visités et avoir vu les beautés du St-Laurent qui se trouvent à nos portes. Et en parlant ainsi, ils prédisaient à notre ville les grandeurs d'une place d'été future, très à la mode, dont ils seraient eux-mêmes les propres artisans, à défaut de nos compatriotes.

J'ai nommé les Américains, les gens pratiques entre tous, on le sait. Mais que d'autres ont pensé comme eux et nous ont fait les mêmes prédictions !

C'est le Pacifique Canadien, qui nous assure le service, à courte échéance, d'une grande ligne de transit, partant de Montréal et passant chez nous pour aller frapper, en plein cœur, l'état de New-York. Ce sont des ingénieurs qui considèrent comme chimérique, tout simplement, le projet d'enlever le canal à la rive sud, entre autres excellentes raisons, à cause de Salaberry de Valleyfield qui devra être plus tard, bien sûr, un des plus grands centres de navigation intérieure.

Ils ont compris cela les industriels qui, comme MM. Wattie et R. S. Manny s'occupent activement d'établir à Valleyfield, l'un une manufacture de tapis, l'autre une gigantesque fonderie.

Plusieurs capitalistes encore n'attendent que l'occasion favorable de confier au sort de notre petite ville les capitaux dont ils disposent, pour utiliser des pouvoirs hydrauliques que plusieurs ingénieurs compétents ont déclarés sans pareils.

Enfin, c'est ce qu'ont bien compris les autorités ecclésiastiques qui agitent actuellement, m'a-t-on dit, la sérieuse question de doter notre jeune cité du siège d'un évêché. Si nous faisons la part des raisons de convenance, à tous égards, qui militent en sa faveur, il nous est bien permis d'ambitionner pareil honneur pour elle, pareille aubaine pour son importance et son développement à venir.

Toutefois je donne cette nouvelle sous toute réserve, car c'est sous le couvert semi-officiel qu'on me l'a communiquée.

Quoi qu'il en soit, le passé de la petite ville que je viens, à grands traits, de crayonner, à travers son existence de quarante ans, nous permet d'avoir confiance en son avenir, et de croire qu'il saura réaliser, jusqu'à la dernière, les espérances du présent.

Le saint-Esprit

CORRESPONDANCE

CHAOUIGNONETTE VS WILSON

Monsieur le Rédacteur,

Veillez me faire l'honneur d'insérer dans les colonnes de MONDE ILLUSTRÉ ce petit article en réponse à celui de mon aimable critique.

Chaouignonette, dont la vaste érudition est à l'abri de toute erreur, m'a fait beaucoup d'honneur en proclamant mon ignorance dans le MONDE ILLUSTRÉ, et en exprimant à ses lecteurs le profond sentiment de pitié qu'il a éprouvé à la lecture de mon écrit. La verte leçon qu'il me donne m'a rendu quelque peu sage. Qu'il soit assuré de ma vive reconnaissance. Je n'ai pas la prétention d'engager polémique avec ce docte monsieur, mais je dois à ma défense de dire que lorsque j'ai écrit "Le départ de la noblesse du Canada en 1760", j'avais pour but de donner au lecteur indulgent non une page d'histoire, mais une composition purement littéraire. C'est ce que tous ont compris, excepté Chaouignonette. Me permettra-t-il, lui qui prétend éclairer les esprits de ses éclatantes lumières, de lui conseiller de jeter un coup d'œil sur ses principes de littérature et d'y voir comment l'on peut amplifier un sujet ?

J'ai cru jusqu'ici qu'on pouvait, sans trop déroger aux bienséances littéraires, orner de circonlocutions vraisemblables des faits qu'un auteur accrédité proclame comme des vérités historiques, sinon, pourquoi ne pas censurer ceux qui redisent les plaintes de Gélimer et de Rolland, les auteurs des

harangues factices, d'Annibal et de Scipion, et de combien d'autres écrits imaginaires ?

Je ne me rappelle pas les expressions textuelles de ma narration. Etant à l'étranger, il va sans dire que je n'ai pas emporté avec moi l'original de mon œuvre pitoyable, afin de pouvoir répondre aux attaques des critiques malveillants. Qu'il me suffise de dire que j'ai puisé le fond de mon récit dans Philippe Aubert de Gaspé. Si Chaouignonette peut me donner une autre signification des paroles suivantes du respectable auteur des *Anciens Canadiens*, je lui devrai beaucoup d'avoir éclairé mon intelligence.

« Malgré l'impatience du gouverneur britannique d'éloigner de la Nouvelle-France ceux qui l'avaient si vaillamment défendue, les autorités n'avaient mis à notre disposition que deux vaisseaux, qui se trouvèrent insuffisants pour transporter un si grand nombre de Français et de *Canadiens* qu'on forçait de s'embarquer pour l'Europe. J'en fis la remarque au général Murray et lui proposai d'en acheter un à mon propre compte. Il s'y refusa, mais deux jours après il mit à notre disposition le navire l'*Auguste*, équipé à la hâte pour cet objet. Moyennant une somme de cinq cents piastres d'Espagne, j'obtins aussi du capitaine anglais l'usage exclusif de sa chambre pour moi et ma famille.

« Je fis ensuite observer au général Murray le danger ou nous serions exposés dans la saison des tempêtes avec un capitaine qui ne connaissait pas le fleuve St-Laurent, m'offrant d'engager à mes frais et dépens un pilote de rivière. Sa réponse fut que nous ne serions pas plus exposés que les autres. Il finit cependant par expédier un petit bâtiment, avec ordre de nous escorter jusqu'au dernier mouillage.

« Nous étions tous tristes et abattus et ce fut en proie à de bien lugubres pressentiments que nous levâmes l'ancre, le 15 octobre dernier. Grand nombre d'entre nous, pressés de vendre à la hâte leurs biens meubles et immeubles, l'avaient fait à d'immenses sacrifices, et ne prévoyaient qu'un avenir bien sombre sur la terre même de la mère-patrie ». (Chap. 15, les *Anciens Canadiens*).

Et dans une note sur le même chapitre.

« L'auteur a toujours entendu dire que son grand-père fut le seul des officiers Canadiens qui obtint un répit de deux ans pour vendre les débris de sa fortune ; plus heureux que bien d'autres qui vendirent à d'énormes sacrifices ».

Je n'ajouterai rien en réponse à l'article de mon savant correspondant et, m'inspirant toujours de Gaspé, je dirai comme lui à Chaouignonette, « que s'il prétend me critiquer ce sera pour lui un travail en pure perte, privé qu'il sera d'engager la polémique avec moi. Je suis bien peiné d'avance de lui rogner si promptement les griffes ».

Acceptez, monsieur le rédacteur, l'expression de ma reconnaissance et de ma haute considération.

BRUNO WILSON.

SAINT MICHEL ARCHANGE

(Voir gravure)

Le *Saint-Michel* que nous donnons à notre huitième page a été composé par M. Luc Olivier Merson et exécuté en tapisserie des Gobelins pour la décoration intérieure du Panthéon.

M. Merson est, de tous les peintres contemporains, celui dont le dessin est le plus pur et le plus idéal. Il se rattache à l'école d'Ingres et de Flan-drin—c'est bien le cas de le faire observer à propos de ce *Saint-Michel*—à Raphaël lui-même. M. Merson semble, en effet, avoir voulu imiter le célèbre *Saint-Michel* du Louvre ; c'est le même personnage, presque le même costume ; Raphaël nous le présente descendant du ciel, M. Merson nous le montre au repos, sa victoire achevée, levant les yeux vers Jehovah dont il vient de terrasser l'ange rebelle. Au fond, le mont *Saint-Michel* donne à ce tableau une note toute française.

On admire la taille des statues en s'en éloignant, celle des hommes en s'en approchant.—ALPHONSE KARR.

LES LIEUTENANTS-GOUVERNEURS DE LA PROVINCE DE QUEBEC

Dans le but d'être agréable aux nombreux lecteurs du *MONDE ILLUSTRÉ*, nous avons rassemblé les portraits et notices biographiques de nos lieutenants-gouverneurs, depuis la Confédération. Nous croyons qu'on nous en saura gré.



SIR N. F. BELLEAU

Aussitôt après la promulgation de la nouvelle charte du Canada en 1867, Sir Narcisse Belleau fut nommé premier lieutenant-gouverneur de la Province de Québec.

Cette nomination, on le conçoit, fut accueillie avec joie par les patriotes, car, comme le dit si bien l'historien Benjamin Sulte : « Gouverneur de Québec, il a renoué la chaîne des hauts fonctionnaires de sang français, brisée en 1760. »

N. F. Belleau naquit le 20 octobre 1808, à Notre-Dame de Sainte-Foye, près de Québec. En 1832, il fut admis à la pratique du droit. Echevin de Québec en 1847, il était maire en 1850. Il fut nommé membre du Conseil Législatif et Conseil de la Reine en 1852. Durant le cours de l'année 1860, il fut créé Chevalier par le prince de Galles. Puis enfin, sept ans plus tard, il remplissait les fonctions de lieutenant-gouverneur jusqu'en 1873.

Sa biographie a été écrite par Stanislas Drapeau. (Broch, 39 pp., avec portrait. Québec, 1883, L. Brousseau.)

E. J. Massicotte

JÉSUS ET LES OISEAUX

Chacun peut savoir que, aux premiers âges du christianisme, les récits des quatre évangélistes, avant d'avoir été reconnus comme seuls livres canoniques par les décisions des docteurs de l'Eglise, donnèrent lieu à beaucoup d'imitations, dont un certain nombre ont été conservées. Plusieurs abondent en légendes le plus souvent beaucoup trop fantaisistes, mais parfois des plus gracieuses, par exemple celle-ci que nous traduisons d'après le volumineux recueil que le très érudit compilateur Fabricius a publiée en 1719, sous le titre *Codex apocryphus Novi Testamenti*.

La pluie qui avait tombé en abondance, venait de cesser.

L'eau du ciel avait formé çà et là de petites mares sur le sol détrempé. . . .

Jésus, âgé de cinq ans alors, s'échappant du logis paternel, s'était livré à ses jeux, avec d'autres enfants hébreux, ses compagnons habituels.

Tout en jouant, ayant pétri de la terre molle entre ses mains mignonnes, il s'était amusé à en modeler délicatement, comme l'Enfant-Dieu pouvait le faire, douze petits oiseaux, douze passeraux devant ses jeunes amis émerveillés.

Or, ce jour-là était le dernier de la semaine, le jour du repos

Juste en ce moment, un Juif vint à passer. . . . Il regarda les enfants.

C'était un esprit étroit, observateur méticuleux de la loi de Moïse.

Ce que venait de faire Jésus le scandalisa. Il entra chez Joseph, et se hâtant d'appeler sur ce qui se passait l'attention du charpentier :

« A quoi songes-tu donc ! lui dit-il, ne vois-tu pas que ton fils vient de modeler de la terre en forme d'oiseaux, et qu'il a ainsi violé le Sabbat. »

Le bon Joseph troublé sortit soudain, aperçut l'enfant dans la rue, et lui commanda de rentrer à l'instant à la maison.

Jésus s'empressa d'obéir. . . . Pourtant, avant de le faire, il jeta un dernier regard à ses oiseaux d'argile. . . . Tenant alors les mains vers eux :

« Allez ! leur dit-il, allez ! envoyez-vous, petits oiseaux ! et souvenez-vous de moi qui vous donne la vie ! »

Et, à peine avait-il parlé, les passeraux, animés tout à coup, prirent leur vol dans les airs et disparurent bientôt, laissant les spectateurs confondus à la vue de ce prodige. (*Evangelium infantie*, II.)

LÉON LECOMTE.

USAGES ET COUTUMES

LUNCHS—PARTIES DE CAMPAGNE—(Suite)

Le lunch se sert vers le milieu de la réception, on interrompt les jeux ou les danses, pour les reprendre en quittant la table. Quelquefois on joue une charade avant le lunch et on valse après. Cette réception peut d'ailleurs être organisée d'une façon ou d'une autre ; il n'y a qu'une règle à suivre, distraire ses invités et les idées neuves se font les bienvenues.

Quant aux parties de campagne, il en est de plus d'une sorte. On part souvent en bande pour faire une excursion et déjeuner ou luncher sur l'herbe. Les femmes doivent prendre garde de donner lieu à aucune interprétation fâcheuse dans ces parties où règne un certain laisser-aller ; elles doivent s'y montrer très réservées, ne pas s'isoler, enfin pour tout dire, on ferait bien de s'abstenir de ces excursions, qui ne sont possibles qu'entre hommes ou en famille.

La partie de jardin (garden-party, comme on dit), est bien différente. On lui donne souvent un cachet de fête foraine ; on danse ici, on tire à la cible là, on joue au tonneau plus loin ; il y a un guignol pour les enfants, etc., car cela comporte d'immenses développements si l'on veut. . . . ou si l'on peut.

Tout est admis, du reste. Parfois, la partie de jardin n'est qu'un bal champêtre,—et à notre avis, c'est la plus charmante de toutes ; ou une simple partie de croquet ou de lawn-tennis ou. . . la représentation d'une pastorale, théâtre en plein vent. A cette réception, le lunch est presque permanent. Le grand air ouvre l'appétit et on mange toute la journée, ou du moins les amphytrions organisent le repas comme si on devait manger sans s'interrompre. On ne se réunit pas, du reste, autour de la table, chacun y va quand et comme il veut.

Le garden-party est aussi une fête villageoise costumée : pardon de Bretagne, assemblée du Berry, kermesse flamande, etc., etc.

En cas de partie ordinaire, les femmes portent une jolie toilette de ville d'été : robes de batiste, de voile, de mousseline de laine ; grands chapeaux couverts de fleurs ; bouquets au corsage ; souliers découverts ; manchettes courtes, gants longs ; peu ou pas de bijoux.

Depuis quelque temps, on a baptisé les parties de campagne du nom de Robinsons ou de Marlys. —Je ne veux pas omettre ce léger détail pour celles de nos lectrices qui aiment à être « dans le. . . train ».

ANN SEPH.

Gouverner, c'est réaliser le plus possible de paix, de justice et d'équité entre les hommes.—LAMAR-TINE.

REGION DU LAC SAINT-JEAN



Saumons du lac Ouinoniche

LE VIEUX MOULIN (*)

De tes murs, vieux moulin, peux-tu dire l'histoire ?
Te souviens-tu du jour, où le feu destructeur :
Jaloux de ta structure, envieux de ta gloire,
Rampait sur tes flancs gris, comme un vil malfaiteur ?

Bien des lustres, depuis, sont venus en cortège,
Assaillir tes parois, brunir ta ronde tour
Et vainement encor, la banquise de neige,
Tente, chaque printemps, d'éviter ton contour.

Le bouillant Saint-Laurent, te jette son écume.
Les entraves d'azur de son flot courroucé ;
Tu brises impassible et la vague qui fume
Et le cristal massif sur ta base lancé ;

La flamme a pu ravir ton toit, tes longues ailes,
Tes cylindres durcis par le grain du froment,
Tes cadres de bois brut, tes rustiques poutrelles,
Mais tes cailloux ternis ont sauvé leur ciment ;

Et, vigilant gardien, posté sur le rivage,
Près des sables dorés et des frères roseaux,
Ton vaste bouclier couvre le voisinage,
Ses nids, ses toits, sa ville au bas des bleus coteaux.

Contre l'élan fougueux de l'errante banquise
Moulin, longtemps encor, protège ta cité,
Veille sur ses décors, sur ses foyers qu'attise,
Le sourire invitant de l'hospitalité !

Et, quand tu sentiras tes massives assises,
Fléchir comme un rocher, miqué par le flot vert ;
Quand des mille fragments de tes murailles grises
Le gazon refoulé se verra recouvert :

Pourrais-je, vieux moulin, en voyant tes ruines,
Te refuser, ingrat, un hommage empressé ?
Oublier, sous tes murs, mes courses enfantines
Et ne point évoquer ton glorieux passé ?

Ch. M. Ducharme

Les écrivains de toutes les littératures

LE RÉV. PÈRE DIDON
(Voir gravure)

Le Père Didon, qui vient de publier un ouvrage important intitulé " Jésus-Christ ", est une des personnalités les plus marquantes de l'Eglise catholique en France. Cet orateur, dont l'éloquence de grande envergure rappelle celle de Lacordaire, a une cinquantaine d'années. Il est natif du Touvet, petit village de l'Isère, situé au pied des montagnes qui bordent la belle vallée du Grésivaudan. De complexion robuste, solide comme un monta-

(*) Ce moulin, situé sur le bord du fleuve, en amont des Trois-Rivières, a souvent protégé cette cité, au printemps, contre les glaces du Saint-Laurent.

gnard, il est doué de toutes les qualités qui font le véritable orateur.

A l'annonce de la nouvelle œuvre du Père Didon une inquiétude s'empara des chrétiens. L'éloquent prédicateur avait confié aux personnes qui l'approchèrent son projet de donner, dans son ouvrage, des gages à la critique rationnelle. On le vit s'enfermer dans les bibliothèques allemandes où, depuis un siècle, on passe les Evangiles au crible fin ; on le vit prendre le chemin de la Palestine, qu'une première fois, et dans les mêmes intentions, M. Renan avait suivi. On se souvint enfin de l'éclat de ses prédications, un certain carême qu'il avait choisi pour thème de ses pieuses instructions, un sacrement qui touche aux plus intimes replis de nos âmes : le mariage. Les ardents charbons d'Israël avaient brûlé ses lèvres ; il s'exprimait avec une enthousiaste chaleur, et sa parole faisait se presser autour de sa chaire des milliers de fidèles, qui ouvraient leur cœur à ses pieds, comme aux pieds de Jésus, Madeleine ouvrit le fragile vase d'albâtre qui contenait les parfums de son repentir. L'Eglise s'effraya du vol de l'aigle. Elle l'envoya en Corse s'humilier dans la solitude et le silence. Cet acte de soumission était un gage de fidélité, et cependant, on se demandait s'il serait parfaitement orthodoxe le livre que le Père Didon méditait, ou s'il marquerait un de ces bruyants divorces qui n'ont jamais été favorables à ceux qui les ont fait prononcer. La *Vie de Jésus* annoncerait-elle au monde chrétien la venue stérile et douloureuse d'un nouveau Père Hyacinthe ? On est à présent fixé.

Le livre que le Père Didon nous apporte, a l'approbation du révérendissime Père Joseph Marie Larocca, maître général des frères prêcheurs ; il porte l'estampille de l'ordre, et les bénédictions de Rome lui font la route. C'est dire que l'œuvre fera peu de bruit et point de scandale. Elle trouvera sa place dans la bibliothèque des lettrés et fera la délectation des âmes pieuses pour lesquelles ce sera une grande joie de lire une vie de Jésus qui vise au charme de celle de M. Renan, sans s'écarter des textes.

Le Père Didon, dans une introduction modérée de forme, essaie de convaincre ses lecteurs qu'il n'a voulu que réconcilier la science et l'Eglise, l'histoire et les révélations du dogme. Il a l'espérance d'avoir montré ses torts à l'exégèse qui méconnaît le caractère testimonial des Evangiles, il assure, qu'en cela enfant de son siècle, il a contrôlé, à la façon des critiques incroyants, les saintes Ecritures et qu'il n'a qu'à proclamer leurs vérités éternelles.

Fils pieux de Saint-Dominique, celui que recouvre le blanc scapulaire pouvait-il sans apostasie tenir un autre langage ? Il écrit dans son introduction d'une grande beauté candide : " L'homme prévenu est indigne d'écrire l'histoire. Il ne sera jamais qu'un faussaire ".

S'il fut tenté de résister aux Evangiles—ce qui est le péril des siècles cultivés—il ne succomba point à la tentation.

D'ailleurs, ayant résumé son travail, il avouera que loin de chercher à ramener les événements prodigieux de cette vie sans pareille et la doctrine mêlée à ces événements aux proportions de sa pensée individuelle, il s'est efforcé de s'élever à la hauteur des choses qu'il a racontées et de s'effacer lui-même devant la " Sagesse infinie dont il a reproduit les enseignements ".

Cette attitude respectueuse des textes ne déplaira à personne, même aux incroyables.

Le Père Didon ne pouvait s'écarter de cette voie étroite sans mentir au chapelet qui marque la cadence de ses pas aux heures des promenades méditatives dans le cloître silencieux. Le dominicain avant toutes choses devait confesser la foi de l'Eglise. Et c'est bien à son jugement, qu'il répute infailible, qu'il a soumis son livre, approuvant ce qu'elle approuve, rejetant ce qu'elle rejette, se souvenant de cette parole de Jésus à ses disciples : " Qui vous écoute m'écoute ; qui vous méprise me méprise ".

En somme, le Jésus Christ dont il peint dans un style sobre et à la fois splendide, la vie symbolique, est celui des Evangiles. Tout ce qu'il concède, c'est une légère erreur sur la date de sa naissance ; puis, encore quelques discordances entre les quatre évangélistes, mais pour proclamer qu'elles ne détruisent en rien l'harmonie qui préside à la rédaction des Livres Saints. L'éloquent dominicain en publiant une façon d'Evangile moderne n'a voulu que dire comme Jean : " Ces choses ont été écrites, pour que vous croyez que Jésus est le Fils de Dieu ". Ayant cherché la raison des succès évangéliques, il a découvert que Luc, Mathieu, Jean et Marc ont chacun présenté la vérité sous un jour favorable au milieu où ils prêchaient. C'est l'opportunité de l'accord des Evangiles avec les peuples qu'ils instruisent qui a sans doute amené le P. Didon à écrire une vie de Jésus moins brève qu'au temps des récits oraux, enveloppée de l'atmosphère historique et géographique, dont tout roman aujourd'hui se compose, poussée aux détails, teintée d'une pointe de psychologie, éclairée en ses parties obscures par un jugement d'une modernité palpitante qui se ressent de nos polémiques quotidiennes.

Avouons-nous qu'à cette mise en scène un peu confuse, malgré l'éclat du coloris, la sincérité du paysage, la reconstitution patiente des mœurs juives, nous serions presque tentés de préférer le mystère initial dans sa simplicité naïve et la correction du style des apôtres qui nous le transmettent ? Ce que le Père Didon a voulu faire, c'est un acte de foi en beau langage ; il y est certes parvenu ; il y a de l'émotion et de la grâce dans son livre ; il y a de la ferveur ; mais c'est une défense de Jésus Christ. Elle est inutile.

Ce qu'il faut louer sans réserve, c'est l'esprit de tolérance qui anime le pieux écrivain. Se renfermant dans les limites étroites du dogme, le moine superbe s'attribue cette parole du Christ : " Vous avez reçu gratuitement, vous donnerez pour rien. N'avez ni or, ni argent, ni aucune monnaie dans vos ceintures, ni sou pour la route, ni deux tuniques, ni chemise, mais seulement des sandales ; ni verge, mais seulement le bâton de voyage ; car à l'ouvrier est due la nourriture. "

E. L.

Dans notre prochain numéro, nous donnerons quelques extraits de ce livre.

REMINISCENCE

Après avoir plané pendant quelque temps à la surface du MONDE ILLUSTRÉ, comme un astre... bien ordinaire, je me suis éclipsée. Pourquoi ? Vous le dirai-je... Probablement parce que cette planète d'un nouveau genre était par trop paisible pour ma constitution nerveuse ou... soyons franche pourtant. Qui a dit : " Caprice de femme est un feu qui dévore. " Gresset, si je me rappelle. Il aurait dû y ajouter : " Caprice de femme est un feu qui varie. " Et cet aveu contient mon explication.

Il y a dans un coin de ma mémoire un souvenir bien vivace. Ce souvenir, tout plein de fraîcheur, je veux vous le conter.

Marie, c'était son nom, était paysanne et fort jolie, la chère petite. J'étais en pension, pendant la vacance, chez sa belle-mère; c'est vous dire qu'elle en avait une. J'ai toujours cru, et plusieurs seront de mon avis, que la beauté paysanne se trouve plutôt en peinture qu'en réalité. Et cependant, c'est le type d'une beauté parfaite que cette petite Marie. Elle avait les cheveux d'un noir de jais; les yeux plus noirs, s'il est possible, et grands, bien taillés, avec une expression indéfinissable de tendresse et de douceur. Blanche et rose, non pas rouge, comprenez bien. Ses dents, de jolies perles dans la corolle d'une rose. La bouche se trouvant peinte d'un trait, j'ajouterais qu'elle ne tenait pas de cette fleur son air altier. Il y avait de la rose pour la beauté et de la sensitive pour l'expression. En dépit de son jeune âge, elle avait une taille de femme. Son costume, très caractéristique, se composait d'une jupe de laine courte, d'un gilet d'indienne à carreaux, du petit châle traditionnel. Elle portait comme coiffure soit un mouchoir de couleur ou un large chapeau. Et, pour compléter, de gros souliers sauvages.

Pauvre Marie! elle ne fut pas heureuse, non, pas heureuse, parce qu'elle était sourde et avait une belle mère méchante. Si vous eussiez vu cet air craintif quand la belle-mère était là; ou ce regard désespéré lorsque je lui adressais la parole et qu'il lui était presque impossible de me comprendre. Aussi, vivait-elle par la pensée. Combien de fois ne me suis-je pas demandé, avant d'avoir la clef du mystère: A quoi songe-t-elle? Tantôt je me disais; Elle croit bercer un petit enfant, ou il est certain qu'elle parle à son amoureux en imagination. Pourrai-je vous rendre cette profondeur de sentiments? Impossible, il faudrait que vous l'eussiez vue comme moi.

—J'ai un ami, me dit-elle un jour; on l'a chassé de la ferme parce qu'on craignait que nous fissions des amours. Et je vous assure que je l'aimais comme un frère et lui donnais de bons conseils. Il doit se rendre au bois, dimanche, viendrez-vous? Il ne faudra pas en jaser, on se fâcherait ici.

Le dimanche donc, nous désertâmes pour aller au bois. Pendant tout le trajet, Marie fut pensif comme un enfant prise en faute. Il y avait une petite clairière au milieu du bois. Et, au centre, un arbre immense au pied duquel se trouvait une large pierre, lisse comme un parquet. Et c'était là que reposait notre tourtereau, les pieds dans la mousse, la tête sous le feuillage. Peignons-le d'un trait. Très frêle de taille, une tête de lutin, cheveux frisés, yeux coquins, bouche espiègle, nez grec; beaucoup de finesse dans l'expression.

Marie se laissa choir à ses côtés avec un art, oh! mais un art... qui me fit faire cette réflexion à part moi: Etrange fraternité!

Je les laissai seuls et; "Si vous voulez savoir ce qu'ils se dirent, allez le demander aux sources bavardes". Je m'éloignai donc, et bien m'en prit. A peine avais-je fait quelques pas, que mes oreilles charmées entendirent un bruit étrange. "C'était l'amour aux ailes d'ange qui sur eux venait de passer"—Et mon imagination aidant; ce fut, dans le bois, une véritable féerie. Les grands arbres balancés en cadence, semblaient de vieux époux fêtant leur cinquantaine. Certes, les arbustes avec leur tête gentiment courbée leur disaient un compliment. Les oiseaux gazouillant se becquetaient; les paquerettes dansaient la farandole. Et chose extraordinaire, la petite violette sortit de sa cachette, toute rougissante, la mignonne, pour me demander si je n'avais pas vu certain papillon de sa connaissance: "Il ne m'a jamais parlé, dit elle, mais il m'arrive, par hasard, de le voir passer."

Jusqu'au baiser, lecteurs, je n'ai dit que la vérité, rien que la vérité, toute la vérité, en digne fille d'avocat que je suis. Depuis, j'ai malheureusement dérogé; aussi je me retire toute confuse.

Marie Laure

La facilité est le plus beau don de la nature, à la condition qu'on n'en use jamais.—MIRABEAU.

LA VIE AMÉRICAINE

(Suite)

Jouissant de toutes les libertés possibles, la belle-mère américaine ne cherche pas à en priver les autres. C'est de toute justice. Elle n'a pas sur le ménage ces idées absolues qui prennent en Europe la force de principes ou de dogmes. Elle n'entreprendra jamais une croisade contre son gendre pour lui prouver que la moutarde, le sel, le poivre, tel ou tel vase doivent se mettre dans tel endroit et non dans tel autre. Affaire d'instinct ou d'habitude, elle comprend que le mariage, comme toute autre institution humaine, n'a pas de règles fixes et absolues. Loin d'être immuable, il doit suivre le développement naturel de la civilisation et s'adapter aux nouvelles forces sociales.

Nous sommes dans un siècle où tout marche à la vapeur et à l'électricité. Est-il donc étonnant que ce qui faisait le bonheur de nos grands-pères, ne réussisse plus à nous contenter?

Au surplus, la vie matrimoniale n'est pas un traité scientifique où le raisonnement fait considérer comme bonnes les expériences acquises sans qu'on éprouve le besoin de les faire soi-même.

Assurément les nouveaux époux veulent expérimentaler pour leur propre compte. Ils ne s'en tiendront pas aux lignes de conduite toutes tracées; ils chercheront des méthodes nouvelles.

N'est-ce pas là, après tout, le charme du mariage?

Lorsque vous vous êtes décidé à fixer votre choix, n'avez-vous pas rêvé autre chose que le terre-à-terre de l'existence matrimoniale?

Je vous suppose un peu artiste, ou du moins ayant le sentiment de l'art,—et qui ne l'a pas un peu à vingt ans?—Vous êtes-vous jamais représenté que vous alliez vous marier pour vous lever désormais plus tôt que vous ne le faisiez jusque là, vous coucher de meilleure heure, travailler davantage, renoncer à une foule de plaisirs, suer sang et eau pour payer les notes de la modiste, de la tailleur, recevoir docilement les réprimandes de madame votre épouse, lorsque retenu par une affaire sérieuse, vous arriverez deux minutes en retard, au risque de laisser refroidir les côtelettes? Avez-vous jamais bien réfléchi, qu'au moment où vous croirez pouvoir vous livrer au repos, après une bonne journée de travail, il vous faudra peut-être passer toute la nuit à arpenter votre chambre de long en large pour calmer les cris du marmot étendu sur vos bras? Et combien d'autres inconvénients, de malheurs, même qui sont l'apanage des unions les mieux assorties!

Tout cela n'est pas si gai et c'est pourtant le lot inévitable... de ceux surtout à qui la fortune ne sourit pas. Mais vous n'avez vu que le côté séduisant du mariage. La nature a sagement bercé notre existence de beaux rêves, si courts qu'ils soient, et jeté sur la réalité comme sur l'avenir le voile doré de l'illusion.

Chaque phase de notre vie a ses devoirs et ses plaisirs. La vraie philosophie pratique consiste je crois à s'acquitter consciencieusement des premiers et à jouir des seconds avec modération et en temps voulu.

Vous vous apercevrez toujours assez tôt que vos trente ans sont passés, et qu'une vie plus calme et plus sérieuse vient de s'ouvrir devant vous. L'expérience acquise par vous-même, mieux que toute doctrine de belle-mère, doit vous indiquer la route que vous avez à suivre.

Voilà probablement ce que se dit la belle-maman américaine.

Lorsqu'elle va chez sa fille, elle se fait recevoir au salon, et ne s'amuse pas à fourrer le nez dans les marmites ou les vases de la maison pour voir s'ils sont bien lavés ou y chercher le texte d'un sermon en trois points contre les jeunes femmes qui jouent divinement bien du piano, mais qui savent si peu laver la vaisselle. Elle s'aviserait encore moins de soulever les couvertures du lit pour s'assurer que les draps sont changés au moins une fois par semaine. Et donc.

Elle reste bien tranquillement assise dans son fauteuil, tandis que le dîner s'appête. Son gendre vient de rentrer. On s'embrasse comme de la mie de pain.

Arthur est peut-être en retard, mais personne ne songe à lui demander compte de son temps, pas plus qu'à savoir si c'est véritablement à son club qu'il va lorsqu'il ne rentre qu'à deux heures du matin.

Il est d'une humeur charmante. A voir les sourires qu'il prodigue à sa belle-maman, les attentions marquées qu'il a pour elle, à entendre leur conversation animée et pleine de charmes, un étranger serait tenté de les prendre pour deux amoureux, car la belle-mère a encore bonne façon et prend bien soin de se conserver, je vous prie de le croire.

Louis de Saintes

A suivre

NOUVEAU LIVRE

On nous apprend qu'un magnifique volume doit faire son apparition dans le public cette semaine. Un de nos collaborateurs en fera la bibliographie.

L'auteur est M. Pierre Bédard, déjà avantageusement connu de nos lecteurs, et la préface est due à l'un de nos meilleurs écrivains, M. Rémi Tremblay.

PRIMES DU MOIS D'OCTOBRE

LISTE DES RÉCLAMANTS

Montréal.—Louis Lapointe (\$50.00), 52, rue Perthuis; J.-B. Blain, 172, rue Champlain; J.-E.-O. Corbeil, 15B, Avenue l'Allemand; Louis Roy, 397, Amherst; Arsène Perrus, 69, rue du Champ-de-Mars; Dame F.-X. Gauthier, 136, rue Sanguinet; Delle Ernestine Lecompte, 477, rue Drolet; Dame E. Leblanc, 11, rue Emerie; J. Payette, 18, rue St. Philippe; Chs Dubois, 413, rue Plessis; Dame Eugène Massicotte, 44, rue Adeline; L.-A. Guillet, 281, rue St-Constant; Dr E.-E. Simard, 315, rue Richmond; Ferdinand Hogue, 1190, rue Ontario; Delle Rose-Anne Gauvreau, 18, ruelle Dufault; David Lachapelle, 16, rue Rolland; Dame Joseph Marion, 78½, rue Panet; A.-R. Archambault, 453 A, rue St Laurent; J.-N.A. des Trois-Maisons (\$10.00), 53, Avenue Argyle; Jos O. Juteau, 14, rue Fournier; L. Bourgeois, 627, rue Sanguinet; Delle Donald Hébert, 116, rue Amherst.

Québec.—Ulric Barthe (\$3.00), Rédacteur à l'Electeur; Emile-V. Bureau (\$2.00), employé au Palais de Justice; Joseph Trudelle, 89, rue Sauvageau, St-Sauveur; Georges Sirois, 79, rue Fleurie; Joseph Verret, 116, rue St-Ambroise, St-Sauveur; A.-E. Vincent, 68, rue Scott; Georges Guimet, 19, rue Bagot, St-Sauveur; Delle Alma Lacroix, 43, rue Ste-Clare; Thomas Robitaille, 167, rue St-François; Victor Côté, 42, rue O'Connell; P.-E. Emile Bélanger, 419½, rue St-Jean; Dame C. Darveau, 83, rue St-Olivier; Amarie Lise Gouphile, 90, rue Latourelle.

Beauport.—Delle Joséphine Chabot.

Lévis.—Alfred Alarie, Notre-Dame.

St-Romuald.—Olivier Lambert.

St-Henri de Montréal.—E.-R. Day, 3,390, rue Notre-Dame; Georges Darce, 3,422, rue Notre-Dame.

Ste-Cunégonde.—Dame Victor Rinfret, 71, rue Dominion.

Pointe St-Charles.—Louis Denis, 677, rue du Grand Tronc.

Fraserville.—O.-E. Martineau.

Pointe-Claire.—L.-A. Parent.

St-Fabien (Rimouski).—A. Bérubé.

St-Grégoire.—J.-F. Thérien.

Sherbrooke.—L.-E. Panneton.

Richelieu.—Joseph Lussier.

Ottawa.—F.-X. Gauthier, 497, rue Sussex.

St-François de Beauce.—P. Thivierge.

Joliette.—Arthur Guilbault.

Beauharnois.—Réal Robillard, agent G. N. W. Tel. Co.

Hull.—Madame N. Fortier; Aristide Lapière.

L'Islet station.—Delle Catherine Cloutier.

QUATRE-VINGT-DIXIÈME TIRAGE

Le quatre-vingt dixième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros datés du mois de NOVEMBRE), aura lieu samedi, le 6 DECEMBRE, à 8 heures du soir, dans la salle de l'UNION SAINT-JOSEPH, coin des rues Sainte-Catherine et Sainte-Elizabeth.

Le public est instamment invité à y assister. Entrée libre.

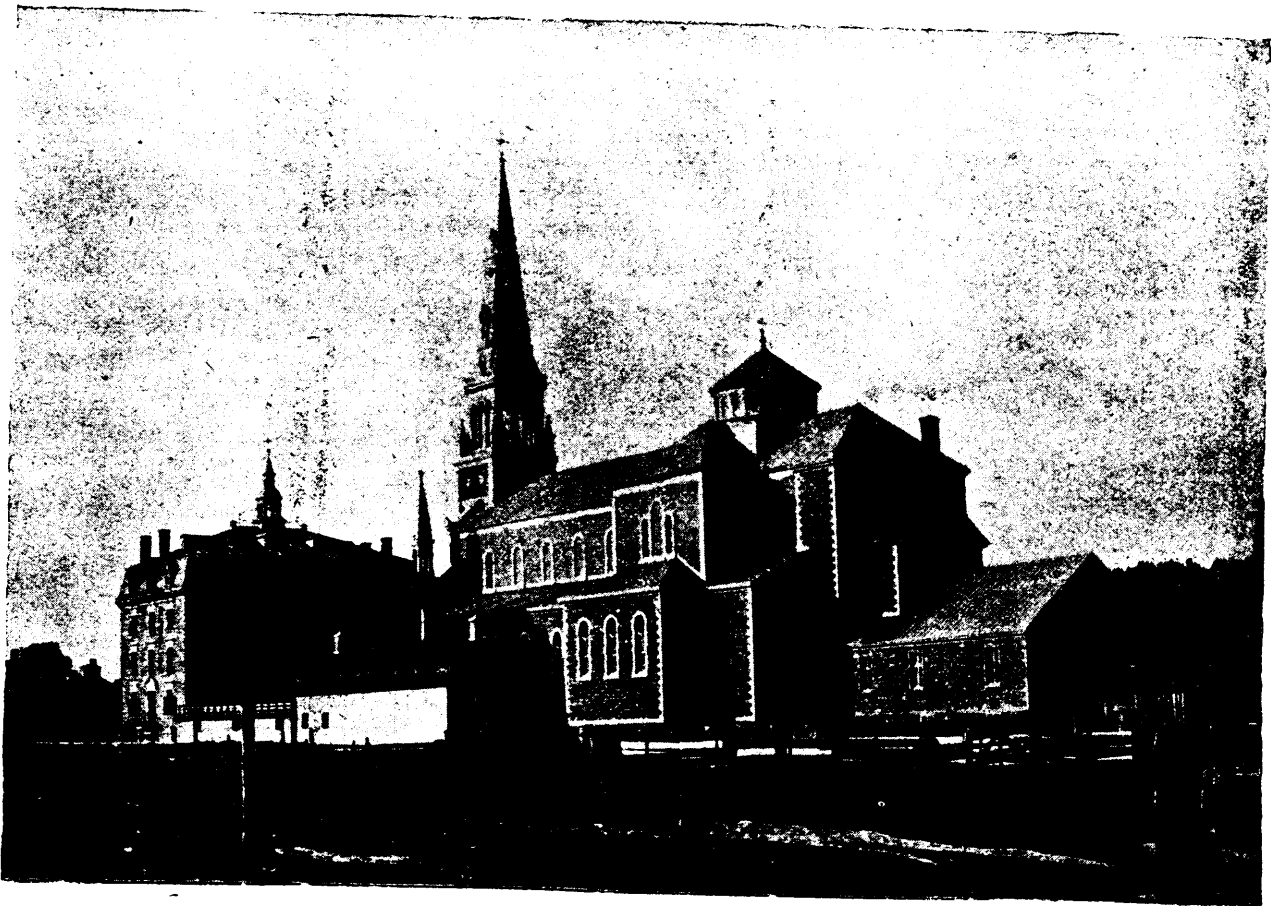


PARIS. — INTERIEUR DU PANTHEON : SAINT MICHEL ARCHANGE

Tapissérie des Gobelins, d'après Luc-Olivier Merson



L'HOTEL WINDSOR, RUE DU MARCHÉ



L'ÉGLISE ET LE COUVENT, VUS DE LA RUE DU MARCHÉ
A TRAVERS LE CANADA. — SALABERRY DE VALLEYFIELD
Photographies James Martin, Valleyfield.—Photo-gravures Armstrong .

FEUILLETON DU "MONDE ILLUSTRÉ"

MONTRÉAL, 29 NOVEMBRE 1890

FLEUR-DE-MAI

PREMIÈRE PARTIE

LA TIOTE

(Suite)

Et sans même jeter un regard sur la Tiotte qui était demeurée inerte auprès du trou, il quitta la Glandière et se jeta à travers la campagne, courant droit devant lui.

—Maintenant,—répétait-il, tout en marchant et en savourant cette suprême jouissance de sentir son or à travers le linge, le froufroutement des billets à travers sa cotte,—maintenant me voilà riche. Faut pas faire de bêtises !... Faut pas se souler... Faut marcher droit... et tâcher de retrouver Fil-de-Soie... Il a toujours tapé dans la haute... Et il me ferait rigoler en grand...
.....

Le dernier train avait depuis longtemps passé la station de Salbris.

La nuit était chaude et Irma revenait à travers la brande, malgré l'obscurité opaque, car la lune s'était depuis longtemps cachée.

Elle calculait tout en trottant, le nez dans la brise tiède.

La vie avec Romain commençait à lui peser bien lourd...

Et puis, elle avait peur de lui.

—Un jour il se soulera, il fera des bêtises, on le pincera et moi avec...

—Et puis, il rôde autour de moi, il flaire mon argent...

—Ah ! c'est un malheur de l'avoir retrouvé !

Et alors en avant les projets d'avenir :

—Quand j'aurai cent mille francs, je planterai là la Tiotte, si on ne me l'a pas reprise, et je filerai en Suisse... Pas d'homme, non... Je pourrais tomber sous un pareil qui me tannerait la peau et boirait mon argent... N'en faut pas... Une petite maison en ville, avec une bonne, et vivre tranquille, heureuse...

—Combien me faut-il encore pour arriver à cent mille francs ?...

Et les calculs recommençaient de plus belle.

Au détour d'une sapinière elle frissonna.

Elle en était certaine, une ombre venait de passer à côté d'elle...

—Romain ? c'est-y toi ?—cria-t-elle à haute voix.

Le silence seul répondit à son cri.

—Quelque braconnier, sans doute,—se dit-elle, cherchant à se rassurer...

C'est égal, elle n'était pas tranquille... Un sombre pressentiment l'agitait.

Elle doubla le pas, inquiète, agitée.

—C'est bête !—murmura-t-elle,—je n'ai jamais eu peur comme ça. Je tremble...

Enfin, elle atteignit la clôture... et profondément elle respira.

—Cette gueuse de Tiotte n'a pas encore fermé la barrière,—murmura-t-elle.—Je la régalerai demain pour ça... On entre ici comme dans un moulin.

Elle ferma la barrière, traversa le petit potager...

Elle entra...

—Romain aurait bien pu laisser allumée la bougie...

Et elle appela :

—Romain !... Romain !...

A tâtons elle s'orientait, les mains étendues.

—Romain !—appela-t-elle encore.—Rom...
Elle n'acheva point...

Elle venait de buter contre un obstacle, et tout de son long, elle s'étendait...

—Ah ! ça, qu'est-ce que c'est que tout ça !—gronda-t-elle furieuse.—Ils se sont soulés, c'est sûr... Ah ! les gredins...

En se relevant, ses mains rencontrèrent un pan de jupon.

—C'est la Tiotte !... eh bien ! elle est dans un joli état... Je vais lui en donner... Et Romain...

Elle l'appela encore...

Puis elle s'en vint buter contre le sommier et le matelas...

Une première lueur de la vérité traversa son cerveau...

—Mon argent !...

A plat ventre, elle étendit les mains... cherchant dans l'obscurité et le vide...

—Mon argent !

Un cri étranglé lui échappa de la gorge.

Ses doigts venaient de rencontrer le carreau... Il était resté à côté du trou...

Dans ce trou, ses mains s'enfoncèrent... trempées de sueur... frémissantes.

—Mon argent !...

Le trou était vide...

Alors sans se soulever, elle s'accrocha à la Tiotte, hurlant d'une voix furieuse :

—Mon argent !... Où est mon argent ?...

Mais réponds donc !... Réponds-moi donc !... Mon argent...

Et elle lui labourait la face de ses ongles, elle l'étranglait, elle la mordait.

Soudainement, elle s'arrêta.

L'une de ses mains était humide.

—Allons,—dit elle, faisant appel à son énergie pour se calmer,—allons je deviens folle. Il faut voir clair d'abord...

Oui, mais une bougie !... Des allumettes ?...

Au prix d'un effort, elle parvint à se rappeler que dans le haut de l'armoire au linge, elle serrait sa provision d'allumettes...

L'armoire au linge était renversée, brisée.

Mais en cherchant par terre, elle réussit à trouver une boîte...

Une bougie avait roulé à côté...

Elle l'alluma...

Alors, un râlement s'échappa de sa gorge étranglée...

—Mon... ar... gent...—bagaya-t-elle,—il m'a tout pris !... Ah ! le gueux !

Ma chair !... Mon cœur !... Il m'a tout pris !... mon argent !... Tout !... Il a pris tout !...

Autour de la chambre, elle tournait affolée, se heurtant aux débris des meubles, trébuchant sur le matelas, sur le sommier... les soulevant, les rejetant tour à tour, fouillant dans les coins, en proie à ce paroxysme de fureur et d'hébétéude qui doit précéder la folie.

—Mon argent !...

Et c'étaient des hoquets, des sanglots, des hurlements entrecoupés de grands silences...

Puis elle revenait au trou béant, vide, qui la regardait comme un grand œil noir narquois !...

La Tiotte toujours étendue, baignait dans une flaque de sang.

Irma alla à elle, la releva et la secoua avec rage...

—Allons !... réveille toi... gueuse ! réveille-toi !... Mais réveille-toi donc !...

Et elle lui jeta de l'eau à la face... lui frotta les tempes avec du vinaigre.

La victime finit par ouvrir les yeux.

Autour d'elle elle promena un regard égaré.

—Réponds !... Mais réponds-moi donc !—

criait Irma, en lui enfonçant ses ongles dans le cou,—parle !... mais parle donc !...

Puis, le souvenir de ce qu'elle avait fait de la malheureuse créature confiée à sa garde lui traversant l'esprit :

—Ah ! elle ne peut pas !... Elle ne sait pas,—cria-t-elle en se tordant les bras...

La Tiotte, se soutenait à peine, essayant parfois le sang qui continuait à couler de sa blessure, la regardait de ses grands yeux effarés, envahis par l'angoisse de la mort.

—Alors, il est parti,—demanda Irma,—il a tout pris et il est parti ?

La Tiotte eut un signe de tête affirmatif.

—Et où est-il allé ?

Un mouvement imperceptible d'épaules fut la seule réponse de l'innocente.

Elle ne savait pas... Elle ne pouvait pas savoir...

N'était elle pas tombée sans connaissance, foudroyée par le gourdin du bandit, alors qu'il s'enfuyait les mains pleines ?

—E le ne sait pas... Elle ne sait rien,—s'écria Irma, laissant retomber ses bras avec désespoir.

Alors un vague souvenir lui revint en mémoire. Elle se souvient de cette ombre humaine qui l'avait tant effrayée au coin d'une sapinière.

C'était Romain, évidemment, ça ne pouvait être que lui.

Irma laissa la Tiotte, toute sanglante !... agonisant !

Elle y pensait bien, à la Tiotte !...

Et courant, haletante, jetant aux vents des exclamations de folie, elle courut à travers sapinières et lande, jusqu'à l'endroit où cette ombre lui était vaguement apparue !...

L'aube grisâtre commençait à pointer... Une buée épaisse montait de la brande...

Et elle s'en allait titubant comme une créature ivre... s'arrêtant parfois pour écouter... puis reprenait tant qu'elle avait d'haleine.

Entre temps elle criait :

—Mon argent !... Je veux mon argent !... Puis c'étaient de longues clameurs...

—Au voleur ! au voleur !... Arrêtez-le... Il m'a volé mon argent !...

Parfois aussi elle s'arrêtait brusquement.

Et elle appelait :

—Romain !... Romain !... Réponds-moi !... Je sais que tu m'entends... Réponds-moi, Romain... Tiens ! si tu veux !... Oui ! si tu veux !... je serai une bonne femme, tu verras !

Nous partagerons !... Si tu veux... je te laisserai même la plus grande part... Et tu feras tout ce que tu voudras... Entends-tu, Romain ! Tout ce que tu voudras...

Alors elle tendait l'oreille... tandis que le cœur lui battait à lui rompre la poitrine.

Et quand elle était certaine de n'avoir pas de réponse, à travers l'espace elle lui montrait le poing...

—Je te dénoncerai,—hurlait-elle,—tu verras...

Oui ! je dirai que tu es... que tu es un voleur... après avoir été assassin... Oui !... je dirai que c'est toi qui as scié le cou à Mme Maurienne !...

—On me prendra aussi !... Oui !... Moi aussi, on m'arrêtera !... mais ça m'est égal, puisque l'on m'a pris mon argent !...

Elle dépassa bientôt la sapinière où elle avait entrevu l'ombre.

Elle la battit dans tous les sens, pareille à un chien de chasse.

Le jour était tout grand venu.

Ses yeux cherchaient, fouillaient tous les coins, sous les branches.

Elle poussa un cri... et se précipita à plat ventre.

C'était un louis d'or qui piquait la branche de sa note jaune.

Un louis !... Un de ses louis !...

Romain avait passé par là...

Ce louis s'était échappé de sa serviette.

Irma chercha et rechercha encore.

Le louis était bien seul, il n'avait pas de compagnon.

Alors, quand elle fut bien convaincue de l'inutilité des ses recherches, elle tomba face à terre, mordant la bryère, enfonçant ses ongles dans la terre... et d'une voix sourde, enrôlée, éteinte, elle continua à crier :

—Mon argent... Au voleur !...

V.—UNE CHASSE A L'HOMME

Romain filait dans la lande et gagnait du terrain...

—Faut pas moisir par ici,—grondait-il,—car pour sûr, Irma va me pousser une charge.

Et il avançait à grandes enjambées.

Mais la fouille l'avait éreinté... Il s'était tellement dépensé dans cette chasse à l'argent, qu'il se sentait courbaturé de tous ses membres.

De temps à autre, il passait sa main dans sa cote et caressait les cahiers de papier soyeux... Ceux-là, ils n'étaient pas gênants, au besoin il pouvait les cacher entre sa peau et sa chemise.

Mais l'or dans sa serviette !... C'était ça un embarras !...

Déjà le paquet s'était dénoué, quelques louis avaient même roulé par terre...

Il lui avait fallu bien longtemps pour les ramasser un à un...

L'idée lui vint de cacher son trésor en terre...

Il ne put se résoudre à prendre ce parti...

Se séparer de son argent, jamais de la vie... C'était dangereux, cependant, cet or.

Il n'oserait jamais entrer dans une auberge.

Pensez donc, un cliquetis ! un heurt !... Et on le ramasserait un peu vite !...

On ne se promène pas ainsi, en cote bleue, en pantalon troué, avec des serviettes remplies d'or.

—Ah ! si Fil de Soie était là, —répétait-il, —il m'aiderait, il me donnerait une idée...

Et puis, n'osant prendre la route, n'osant cheminer par les sentiers clairs, il s'égarait à tout instant, au milieu des méandres des sapinières...

Il revenait sur ses pas... Par deux fois il se retrouva aux mêmes places !...

Exténué, il se jeta dans une brousse de sapins touffus...

Au plus épais du fort, un vieux ragot avait installé sa bauge.

Romain s'y blottit et s'y endormit de ce sommeil de plomb dans lequel tombe toujours le criminel à la suite d'un mauvais coup.

Combien de temps dormit-il ?...

Longtemps, sans doute ; le soleil était haut à l'horizon lorsqu'il s'éveilla.

—Maintenant, —se dit-il en s'asseyant sur son séant, —faut tirer des plans sur la comète.

—J'ai été rudement hiole !... J'aurais du prendre un pain de quatre livres... j'aurais vécu dessus pendant deux jours, et dormant au clair, j'aurais voyagé la nuit...

—Et puis, je n'ose point aller demander l'aumône dans une ferme des environs...

—Si Irma a la langue trop longue... C'est que tous ces gens là m'ont aperçu, ils me connaissent ! Et, Dame, ils diraient bien vite par où j'ai passé.

—Ça serait drôle tout de même d'aller mendier une croûte de pain avec tout près de quatre-vingt mille francs dans son bissac... Ça serait bien rigolo !...

—Faut tout de même bouffer, nom de nom... C'est que l'or et les billets, ça ne remplit pas l'estomac... Et ça me tire !... Et ça me tire !

—Et pourtant, je ne veux pas être pris, nom de nom... Faut pas faire de sottises. Faut pas être maladroit !...

Au milieu de son monologue, il s'arrêta.

Une voix humaine venait de frapper son oreille.

Il s'aplatit contre la mousse et attendit.

—Oh ! il n'est pas loin, —fit une voix, —par ce temps de sécheresse, il est malaisé de trouver sa trace... Je l'ai vu, cependant, quand il a sauté le ruisseau, à la sortie du gué aux Rousses !

—Et moi, —reprit une autre voix moins jeune que la première, —il n'y a pas cinq minutes que j'ai rencontré un frayé qui n'était pas là hier... il a même cassé une branchette de sapin...

Une sueur froide inonda les tempes de Romain.

Il s'en souvenait bien, il avait cassé machinalement une brindille de sapin... Elle était encore à côté de lui.

On le cherchait !...

Qui ?...

—Vous êtes sûr d'avoir trouvé un frayé, père Bernard ? —demanda la première voix.

—Je consens bien à rendre ma plaque de garde si je me trompe... Et ça n'est pas un animal, c'est un chrétien ou un sauvage, je ne sais pas au juste... mais, pour sûr, c'est une bête à deux pattes...

—Alors c'est bien notre homme... allez !

—Celui qui a sauté le gué aux Rousses.

—J'en suis sûr... Il doit être là-dedans...

—Faut prévenir les gendarmes en ce cas.

Romain tressauta dans sa cache.

Les gendarmes à présent !...

Il y avait des gendarmes !...

Mais ils avaient donc le diable dans le ventre,

—Oh ! —gronda-t-il sourdement, —c'est Irma qui m'a servi... Elle a mangé le morceau !...

Voilà ce que c'est que d'avoir le cœur tendre... Et de laisser du monde derrière soi ! Au moins la Tiotte !... Elle ne dira rien !... Je crois que je lui ai fermé la bouche d'un revers de canne...

—Quant à Irma, j'aurais dû l'attendre... J'aurais dû lui régler son trimestre avant de partir.

Le garde, qui avait été appelé "Père Bernard" répondit :

—Eh bien ! oui, la Rosée !... Siffle un coup ! les gendarmes sauront bien qu'ils doivent se replier sur nous... Et alors nous battons en ligne la sapinière... S'il est là-dedans, ce que je crois, il faudra bien qu'il démarre...

—Pour sûr, —répliqua la Rosée, —mais s'il gagne les bois des Souches... il nous donnera du coton, parce qu'il y en a long avant d'arriver à un layon ou à une allée...

—Oh ! nous le verrons bien par corps à la sortie de la sapinière... Et, à quatre, nous lui appuierons la chasse... D'autant plus que les gardes des Souches finiront bien par venir nous donner un coup de main.

Il nous faut indiquer comment les gendarmes avaient été avertis, de quelle façon deux des gardes de Lauriac étaient venus se joindre à eux.

Comme Irma, la tête dans la bruyère continuait à crier, lorsque l'air et la force revenaient pour un instant dans ses poumons et sa gorge, une grosse voix grondeuse et sévère lui demanda brusquement :

—Quest-ce que vous faites là ?...

En sursaut elle se leva.

Devant elle, elle avait deux gendarmes.

Ils faisaient leur tournée matinale, lorsque les cris de bête fauve que poussait de temps à autre Irma frappèrent leurs oreilles...

Les gendarmes étaient deux, nous l'avons dit, le brigadier et son second...

Le brigadier répondait au nom de Chamoiseau.

Son Paudore s'appelait Frémion.

Deux braves gens, esclaves de leur devoir, de leur consigne et qui donnaient du fil à retordre aux mauvais gars et aux braconniers du pays.

La clameur eurgagée s'était fait à nouveau entendre.

—Pour sûr, brigadier, c'est un particulier ou une particulière qu'on étrangle, —opina Frémion.

—Qu'on étrangle... qu'on étrangle, —répliqua Chamoiseau, m'est avis que l'étranglé jouit encore d'un joli galoubet.

Tout était retombé dans le silence.

Mais un instant plus tard, le même hurlement recommença...

—On crie peut être "au feu" —avança timidement Frémion.

Chamoiseau secoua encore la tête.

—Non ! ça n'est pas ça... J'ai entendu comme qui dirait sensément quelque chose en "ant".

—Tiens ! moi, j'ai cru comprendre un mot en "heur".

La voix s'éloignait en s'étouffant.

Alors Chamoiseau et Frémion avaient hâté le pas, guidés par les cris qui leur parvenaient à divers intervalles.

Ils arrivèrent ainsi à une brande courte au milieu de laquelle Irma était étalée face en terre, mordant la bruyère, arrachant les herbes autour d'elle.

Et Chamoiseau lui avait adressé brusquement sa question.

Irma s'était retournée et demeurait assise sur la brande, regardant les gendarmes d'un air farouche.

—Allons !... Quest-ce que vous faites là, —répéta Chamoiseau, et pourquoi criez vous ?...

E'le les appelait tout à l'heure les gendarmes, maintenant elle en avait peur.

—Qu'est-ce que vous criez "mon argent ?" On vous a donc pris de l'argent ?...

—Vous disiez aussi "au voleur", —ajouta Frémion, c'est donc un voleur qui vous a pris de l'argent ?...

Elle se taisait, fondant en larmes... ce qui l'aidait à ne pas répondre.

—Allons ! allons ! la petite mère, —reprit le brigadier, —faut nous dégoiser ça, et tout de suite.

Puis se tournant vers son subordonné :

—Mais je connais cette figure-là... sensément.

—Mais oui, brigadier, ça doit être, sauf erreur, la maîtresse de la Glandière.

Chamoiseau eut un hochement de tête affirmatif.

—Oui ! c'est cela, très bien... C'est elle qui a pris il y a quelque temps un gars pour la servir.

—Bien ! bien !... C'est sensément clair comme de l'eau de roche... Le domestique l'a volée, et maintenant qu'elle nous voit, elle ne veut plus parler... Trop tard, maîtresse Toupard... Trop tard... Faut nous dire ce qui en est, autrement il vous en arriverait du désagrément...

—Oui, oui, insista Frémion, —faut nous raconter votre petite histoire, et vous dépêcher...

Cette double invitation ne déliait pas le moins du monde la langue de la Claudine.

Frémion hochait la tête, à petits coups, en répétant :

—Ça va devenir vilain !... ça va devenir vilain !...

Les gendarmes !... Maintenant les dents d'Irma claquaient.

Derrière les gendarmes elle entrevoyait les juges... et plus loin dans le fond les grilles, la maison centrale, Clermont, dont le seul souvenir lui donnait encore le frisson.

L'interrogatoire, dirigé par Chamoiseau et appuyé par Frémion, aurait pu durer longtemps, Irma continuant à se renfermer dans le plus absolu mutisme, si deux nouveaux acteurs n'étaient venus se joindre à cette scène.

C'étaient deux des gardes du château de Lauriac, Bernard, le garde chef, et son sous ordre La Rosée.

Les gendarmes et les gardes échangèrent force poignées de mains.

—Tiens ! —fit La Rosée, un gars de trente ans, sec comme de l'amadou, et frétilant comme une couleuvre, —c'est la femme de la Glandière ? Qu'est-ce qu'elle a ?... Elle a du mal ?...

—Mais non, —répliqua Chamoiseau, —seulement nous avons entendu, il y a pas mal de temps déjà, cette particulière-là qui criait : "Mor argent !"

—Et : "Au voleur !" —insista Frémion.

—Nous l'avons trouvée ici, face en terre, comme vous la voyez.

—Et depuis, nous avons beau lui demander quoi que ce soit, elle ne veut pas répondre.

—Ah ! bon ! —fit Bernard, —eh bien ! je vais vous dire ce qu'il en est... c'est pas malin à deviner...

—Ah ! vous trouvez cela, garde, —répliqua Chamoiseau, —je suis curieux de voir cela.

—Ça ne va pas être malin, —pas vrai La Rosée.

—Simple comme bonjour.

Et Bernard reprit avec un clignement d'œil, enchanté de donner des preuves tangibles de sa perspicacité :

—Pour lors, il y a une heure à peu près, nous faisons notre tournée matinale, La Rosée et moi, quand nous apercevons un individu qui marquait mal et qui filait le nez dans le vent, tout comme un renard revenant de la maraude...

—Pour sûr, —me dit La Rosée, —voilà un chrétien qui vient de mettre des collets.

—C'était assez mon avis... Aussi emboîtons-nous le pas du susdit...

—Eh bien ! non !... La Rosée s'était trompé, pas plus de lacets que de beurre en broche.

—L'homme ne regardait ni à droite ni à gauche. Il avait un bâton, et il portait un paquet...

—Nous avons pris sa voie... et voici ce que nous avons trouvé derrière lui.

Et Bernard montra dans ses doigts une pièce d'or.

A la vue du louis, Irma n'avait pu réprimer un brusque mouvement.

Elle avait voulu s'élaner pour ressaisir cette parcelle de son bien.

—Oui, —fit La Rosée, —si l'homme en question sème souvent de cette graine-là, ça ne poussera guère, mais on fera bien de lui emboîter le pas, on n'aura pas perdu sa journée...

Et Bernard reprit :

—Vous voyez bien, brigadier, comme c'est simple : Cet homme-là a fait un mauvais coup... et il file. Il a volé l'argent de la femme de la Glandière, et celle-ci ne veut pas parler... parce que sans doute elle a ses raisons pour cela...

La Rosée plaça encore son mot :

—Tiens ! elle a peut être peur qu'il ne revienne et lui fasse un sort....

Chamoiseau aurait pu être vexé de la netteté des déductions des deux gardes, il n'y songeait même pas.

—Vous avez raison, garde.... C'est vous qui débrouillez l'écheveau.

Et s'adressant à Irma :

—Vous, la femme.... puisque vous ne voulez pas parler, vous vous expliquerez devant les juges. Vous allez retourner à la Glandière, et vous tiendrez à la disposition de l'autorité.... Et nous, nous allons faire en sorte d'arquer-pincer sensément le paroissien. Vous, Bernard et la Rosée, je vous requiers.... pour donner un coup de main à la gendarmerie.

—Ça n'est pas de refus....

—Allons,—commanda le brigadier,—vous allez faire par le flanc droit.... Nous, nous allons prendre la gauche, et en route.... Au coup de sifflet, on se ralliera.

—Entendu....

On sait le reste, et l'on comprend de quelle façon s'était organisée la chasse à l'homme qui commençait à cet instant.

Romain était effaré....

Les billets de banque, le paquet d'or, il les serait contre sa poitrine.

On ne lui arracherait le magot qu'avec la vie....

—Faut pourtant sortir de là, tonnerre !.... Autrement ils vont me pincer comme un putois dans son trou....

Alors, bien lentement, il se faufila à travers les cépées de la sapinière.

Celle-ci, fort heureusement pour lui, était d'un seul tenant, et se rattachait par de petits boqueteaux à des taillis de chênes.

Sur l'un des arbres les plus élevés, il grimpa, pour s'orienter.

Le bois l'entourait à une grande distance.

Mais il ignorait le pays !....

Au coin d'une taille, un garde armé d'un fusil ne pouvait-il lui tomber dessus ?.... Et alors, ce serait fini, on le prendrait lui, et son argent.

Au loin, entre les arbres, il apercevait un vide sinueux....

Ce devait être la rivière....

Ma foi, au petit bonheur....

Il descendit de son observatoire, et dans la taille il s'enfonça tout droit.

Longtemps il chewina courbé en deux, le dos voûté, s'arrêtant lorsque la respiration lui manquait, les yeux agrandis par la terreur, tendant l'oreille.

Longtemps il gagna du terrain, tressautant au moindre bruit, effaré par le bond d'un chevreuil à l'effroi.

Il pouvait commencer à croire que les gendarmes et les gardes avaient abandonné leur poursuite, lorsqu'il arriva à une large allée tracée au milieu du bois.

Romain s'arrêta.

Cette allée, c'était un espace nu, découvert.

La traverser était indispensable.

De l'autre côté de l'allée, le bois recommençait plein, touffu, serré....

De l'autre côté de la voie, c'était de nouveau l'abri sûr.... Mais il était obligé de passer cette zone dangereuse.

La tête dans les épaules, les coudes au corps, il la franchit en deux bonds.

Ah ben oui !....

Deux coups de sifflet stridents partirent à une grande distance.

Il était reconnu, il était suivi !....

Les gardes et les gendarmes n'avaient pas abandonné leur poursuite.

Ils avaient cheminé parallèlement à lui, se disant bien qu'à l'allée ils relèveraient certainement sa voie....

A ces deux coups de sifflet, d'autres plus éloignés encore répondirent.

—Ah ! les gueux !.... gronda Romain. S'il n'y en avait qu'un, au moins !.... Si nous nous rencontrions.... là.... à deux, face à face !....

Maintenant sa tête se perdait.

Il courait, perçant tout droit, comme un sanglier sur ses fins.

Parfois il trébuchait, il choppait contre une

souche et il s'étalait tout de son long, jurant et blasphémant comme un damné.

Les bois, maintenant, s'étendaient sens coupures, sillonnés seulement par d'imperceptibles layons qui ne pouvaient révéler sa présence.

Sur la droite, le terrain dévalait en gradins successifs....

Puis c'étaient des entablements de rochers surplombant la rivière.

Elle coulait en bas, torrentueuse, profonde.

A travers les branches feuillues, il apercevait ses eaux vertes, il entendait son clapotement.

Il s'était arrêté encore, il écoutait, lorsqu'un bruit de branches froissées parvint à son oreille.

Un de ceux qui le poursuivaient prenait lui aussi à travers bois pour couper au court.

Encore un peu, comme Romain le demandait tout à l'heure, ils allaient se rencontrer face à face.

La pensée d'attendre l'homme, garde ou gendarme, de lui sauter dessus à l'improviste, de l'étrangler, traversa comme une vision sanglante l'esprit du bandit.

Une autre idée lui vint, plus pratique....

Sur sa poitrine, en appuyant la main, il sentait toujours la douce pression des bienheureux billets de banque....

Dans son paquet, il prit quelques louis et sur les roches, bien en vue, il éparpilla les pièces d'or.

Cela fait, il se laissa rouler sur les pierres, s'accrochant à une branche, à des ronces, à des lianes.

Et il gagna sans encombre le cours de l'eau.

Il plongea

La serviette attachée à son cou, son bâton à la main, et il se trouva sur l'autre rive, la tête émergeant d'une touffe de roseaux.

Le garde qui le serrait de près venait d'être arrêté par la vue de la première pièce d'or.

Et aussitôt il se mit à pousser un "hiou.... hiou...." strident, auquel d'autres cris semblables répondirent.

—Il a passé par ici,—cria un garde dont Romain ne reconnaissait pas la voix,—il a laissé des jaunets.... Tenez !.... En voici un encore, et un autre.... et un autre....

—Il ne doit pas être loin,—fit une autre voix,—car enfin il n'avait pas d'avance sur nous....

—Oh ! Chamoiseau a entendu nos cris.... il doit passer la rivière au gué Champeau.

—Bien oui, mais s'il gagne les bois des Souches... il nous donnera du fil à retordre.... et j'ai l'estomac dans les bottes....

Romain attendit pendant quelques secondes.

Puis il rampa sans bruit sous la saulaie bordant la rivière.

Un foin élevé était devant lui. Il pourrait, avançant à plat ventre, le traverser sans être aperçu.

Son premier soin fut de sortir les billets de banque.

Ils étaient mouillés, mais autrement ils n'avaient point souffert de ce bain si court.

Et puis, par ce soleil, cette accablante chaleur, ils auraient bientôt séché, ainsi que lui-même.

Ce bain, du reste, lui avait fait le plus grand bien, lui redonnant des forces, le reposant, le délassant.

Il avait bu à longs traits, pour étancher la soif ardente qui l'étranglait.

Encore un peu et il reprenait courage.

—Allons,—dit-il en se faufilant dans le foin,—si la nuit arrive avant qu'ils m'aient mis la main dessus, je pourrai peut être m'en sortir.

Vain espoir ! à la sortie du pré, n'aperçut-il pas le képi de Chamoiseau.

Le brigadier avait passé la Sauldre au gué Champeau, en compagnie de Fremion, et ils avaient pris les grands devants.

—Les voilà bien ! les brasse-carrés, les hironnelles de potence, fit Romain en grinçant des dents,—ah ! les voir, comme je les vois, et ne pouvoir leur torde le cou !....

En route, il ne faisait pas bon flâner.

Le brigadier ne l'avait pas vu.... Mais derrière lui, son passage de la rivière n'avait-il pas été signalé !....

Oh ! ils ne le lâchaient pas.... ils continuaient bien, au contraire à le serrer de près....

Et Romain répétait, tandis qu'un flot de sang lui montait aux joues :

—Quand je pense que c'est cette carne d'Irma qui est cause de tout ça !....

Pour se donner du cœur il reprit :

—Avec tout ça, ils ne me tiennent pas encore ! Nous en avons vu de plus dures que ça !....

Et il se souvenait de ses angoisses, lorsque, mourant de faim, dans l'embarcation au moyen de laquelle ils se sauvaient de la Nouvelle-Calédonie, lui et ses compagnons de chaîne, ils avaient failli se dévorer entre eux.

—C'est tout de même Fil-de-Soie qui a paré la coque,—dit-il à mi-voix, en frissonnant encore à ce souvenir,—il tenait quatre galettes de biscuit en réserve.... il les a partagées.

—Ah ! ça n'est pas un lâcheur que Fil-de-Soie, et déluré, et malin.... S'il était ici, il me donnerait, j'en suis bien sûr, un rude coup d'épaule.

—Mais, c'est pas tout ça. Faut jouer des gambilles ! Voilà tout.... Ce n'est pas lorsque l'on tient le gros lot qu'il faut se laisser pincer.

Le jour s'était écoulé, on touchait aux approches du soir. Le soleil, en déclinant, allait bientôt faire place à l'ombre.

Il avait raison, Romain, s'il pouvait gagner la nuit, il aurait des chances d'y échapper.

—Si seulement je pouvais tomber sur un morceau de pain, une goutte de n'importe quoi pour me donner des jambes.... Je paierais bien encore tout ça vingt francs ! J'ai de quoi.

Tout en continuant sa course, il était arrivé à une taille courte exploitée deux ans auparavant.

Il la longeait à pas de loup, se gardant bien de se montrer dans cet espace découvert, lorsque ses yeux furent attirés par quelque chose d'insolite qui tranchait sur un bouquet de verdure....

C'était la veste de velours marron d'un homme qui se tenait le dos courbé.

L'homme portait une carnaissière rapiécée et un méchant chapeau de paille....

Un garde !....

C'était-y encore un garde ?....

L'homme se redressa, jetant autour de lui les yeux avec défiance.

Il ne portait point de plaque.

Rassuré par le grand silence, car on le pense bien, Romain n'avait pas bougé, il se courba de nouveau.

Romain se rendit compte alors de la besogne qu'il accomplissait.

L'homme posait des colets.... C'était un braconnier.

—Pst !—fit Romain,—pst ! pst....

L'homme tressaillit, tourna la tête de tous les côtés.

Il aperçut Romain, et son visage se rasséréna, car il était devenu terriblement pâle.

—Eh ! l'ami,—lui dit Romain à mi-voix, en faisant un porte-voix de ses deux mains,—venez un brin par ici, j'ai un bon conseil à vous donner.

Et comme l'autre hésitait, il ajouta :

—Vous ne perdrez ni votre temps ni votre peine.

Un silence.

Romain devint plus pressant.

—Si vous ne m'écoutez pas, vous allez vous faire pincer.

Le collecteur se décida enfin à quitter la taille courte pour entrer sous la futaie et venir à Romain.

—Ecoutez,—lui dit celui-ci,—je n'ai pas le temps de jaspiner longtemps.... Voilà la chose, et vous allez voir que je suis un bon zig.... J'ai des gardes et des gendarmes à mes trousses....

—Bon Dieu de sort,—grogna l'homme,—sont ils loin ?....

—Bien sûr que non, ils me brûlent. Et si tu ne m'avais pas trouvé, mon camarade, tu allais te taper dedans tout droit.

—Par où qu'y sont ?....

—Derrière moi, et sur les côtés.... Mais puisque je t'ai prévenu, tu as le temps !....

—Le temps !.... le temps !....

Tout en parlant, l'homme se débarrassait d'une botte de lacets qu'il tenait en réserve dans son carnier. Par l'entrebâillement de la poche, Romain avait aperçu un gros quignon de pain qui lui avait fait ouvrir grand les yeux.

LA MODE PRATIQUE

CONNAISSANCES UTILES

Les globes de lampe, dépolis, sont parfaitement nettoyés avec un peu d'eau de Javel, additionnée de beaucoup d'eau, naturellement. On met l'objet à tremper, un instant, puis on le rince.

L'ivoire blanchit au soleil, après avoir été enduit d'une légère couche d'essence de térébenthine. Il faut au moins quatre ou cinq jours par un beau temps pour obtenir le résultat.

Les taches de graisse sur les étoffes peuvent être enlevées avec de la terre de pipe délayée dans de l'eau. On étend une couche sur la souillure, on laisse sécher et on brosse. L'opération se produit par absorption.

Les Américains contrainent à présent presque tous les tiroirs de leurs meubles avec des séparations mobiles. Une planchette, ou plusieurs rentrant dans une série de crans, compose tout le système. L'idée peut être bonne à exploiter.

Les chiens blancs, caniches ou autres, doivent être lavés au savon et rincés à une eau de bleu, comme le linge, si l'on veut obtenir une blancheur éblouissante.

Les diplômes et autres papiers que l'on désire conserver sans grands frais seront collés sur des toiles, comme les cartes pliantes ou les plans.

Les dames très soigneuses épinglent leurs voilettes, en les quittant, sur des coussins, afin de les conserver toujours sans plis. Ce sont les mêmes qui cousent dans les encolures un ruban invisible qu'on change selon les besoins de propreté, maintenant qu'on ne porte généralement pas de col en linge.

Une cuillerée à bouche d'essence de térébenthine est indiquée dans la lessive pour aider à blanchir vite et bien.

L'amidon cuit avec du blanc de baleine ou de la gomme arabique est plus brillant en même temps que plus ferme.

Pour rendre le fer à repasser très poli et glissant, le dérouiller même, au besoin, mettre un morceau de cire jaune commune dans un chiffon. Frotter le fer chauffé avec ce tampon, puis ensuite avec du sel.

COUSINE JEANNE.

CHOSSES ET AUTRES

— Dans les Etats-Unis, il y a 3,000 Japonais.

— Dans Philadelphie, un dîner de mariage a coûté \$150 pour chaque plat.

— Dix œufs ordinaires pèsent environ une livre.

— Vingt millions d'acres de terres sont possédés par des étrangers dans les Etats-Unis.

— Le mille carré le plus peuplé sur la terre, est dans New-York; il contient 270,000 gens, presque tous Italiens.

— Dans la Nouvelle-Angleterre, la population a augmenté de près d'un demi-million dans 10 ans; mais la population de la campagne a diminué largement.

— 7,000 livres d'essence de roses ont été exportées de Turquie, l'année dernière; la valeur était de \$350,000. Le gouvernement turc a défendu l'exportation d'essence de géranium.

— Le Musée des Familles rappelle dans ses concours historiques un fait caractéristique relatif à la mère de Napoléon Ier, Mme Lætitia.

Lorsque Napoléon, devenu empereur, distribuait des couronnes à ses frères et aux maris de ses sœurs, alors qu'il parlait en maître à l'Europe entière, sa mère ne se laissa pas éblouir par tant de prospérité et de grandeur. Elle avait été, dit un historien, forte dans l'adversité qu'elle avait largement connue; et, à la cour de son fils, elle garda toute l'austère simplicité de sa vie. On lui reprochait même parfois une excessive économie au milieu des splendeurs du nouveau règne. "Qui sait, disait-elle, si je ne serai pas un jour obligée de donner du pain à tous ces rois-là!!"

— Le numéro du 5 novembre de la *Lecture Rétrospective* renferme des romans et nouvelles fort intéressants :

Gérard de Nerval, Sylvie (1re partie); Alphonse Karr, Un Chansonnier; Conte d'Haussonville, M. Jeunesse, Souvenirs, (suite); Louis Veuillot, Le Journal Ban-lit (noëlle); Gustave Flaubert, Madame Bovary (suite); X. Dondan, Pensées; Hippolyte Barou, Gérard de Nerval; Jules Noriac, L'Élucation d'un Vicomte; Jules Janin, Chronique du Temps de Charles IX; Alfred de Vigny, Servitude et grandeur militaires (suite). On peut se procurer les numéros parus depuis l'origine (1er juillet 1890). Un numéro spécimen est envoyé contre demande accompagnée de 60 centimes adressée à la Lecture, 10, rue St-Joseph, Paris. Abonnements, 12 fr. par an, pour Paris, 14 fr. pour les départements, 16 fr. pour l'étranger en un mandat poste à la même adresse.

— Tous les malheurs fondent à la fois sur la Birmanie: d'abord l'invasion des Anglais; voici maintenant l'éléphant sacré du roi Thibé qui s'est laissé mourir.

Ce pachyderme, d'une blancheur de neige, était l'objet d'une grande vénération parmi les Birmans.

Ordinairement, quand l'éléphant sacré passe de vie à trépas, on célèbre de grandes cérémonies funèbres par tout le pays et le corps reste exposé pendant trois jours dans une sorte de chapelle ardente.

Cette fois, le général anglais, qui commande la brigade expéditionnaire a refusé l'autorisation d'exposer le cadavre; il a donc procédé immédiatement à l'inhumation, qui a eu lieu en présence d'un grand concours d'indigènes.

— L'invention du métier à faire les bas, que les Anglais revendiquent par suite de la monomanie d'usurpation qui les caractérise, est positivement acquise à la France; c'est un Français qui, par suite aussi de l'indifférence qui nous a toujours caractérisés nous-mêmes, n'ayant pu obtenir de privilège dans sa patrie, en dota l'Angleterre; c'est un Français encore, Jean Hindrel, qui le restituait à la France, et, en 1656, la première manufacture de bas fut établie près de Paris, au château de Madrid, dans le bois de Boulogne. Les premiers bas de soie tricotés furent portés par

Henry II en 1559; et ce ne fut qu'en 1564 que des bas de soie, tricotés à l'aiguille, furent fabriqués en Angleterre par William Rider. Sous Colbert, la France avait déjà la prééminence sur l'Angleterre pour cette fabrication et pour tant d'autres!



M. Prud'homme marchande, à un matelot retour des îles, un magnifique perroquet.

— Mais il ne parle pas, votre perroquet?

— Faites pas attention, bourgeois, c'est l'émotion du voyage. Mais, quand il aura passé huit jours avec votre femme, vous ne pourrez plus le faire taire.

Une femme à sa voisine :
— Quel beau bébé vous avez là, madame? Quel âge a-t-il?

La maman. — Trois mois, madame.
La femme. — Ah! vraiment, il paraît bien six mois. Mais c'est qu'il a des cheveux, le chéri!

La maman, avec orgueil. — Il a même déjà des petits dents, madame!
La femme. — Ah! c'est amour!

Très jovial, le docteur Z...
Il passait avec un collègue devant un cimetière. Et, poussant le coude du collègue en lui montrant la porte ouverte :

— L'exposition des produits de notre industrie!

Un pochard passe en titubant. Son nez, d'un rouge éclatant, provoque les lazzi d'un gavroche.

Le pochard, alors, avec gravité :
— De quoi! petit... On ne respecte plus les décorés, maintenant!

Avis aux mères. — Le "siron calmant de Madame Winslow" est employé depuis plus de 50 ans par des millions de mères pour la dentition des enfants, et tonifie avec un succès complet. Il soulage le petit patient aussitôt, procure un sommeil calme et naturel en enlevant la douleur, et le petit chérubin "s'endort comme un bouton de fleur." Il est très agréable à prendre, il calme l'enfant, amoindrit les gencives, enlève la douleur, arrête les vents, régularise les intestins, et il est le meilleur remède connu pour la diarrhée causée par la dentition ou autrement. Vingt-cinq cents la bouteille.

Merveilleux développement, en trois mois, des formes de la Poitrine par l'emploi des Poudres Orientales.

— Alfred est assis près de la jeune fille et lui demande timidement d'être sa femme. Elle se trouble et devient toute paisive. Certes, elle le voulait bien; elle l'aimait de toute son âme. Elle aurait accédé et en aurait été très heureuse, certaine d'avance qu'Alfred ferait un excellent mari. Francs et honnêtes tous deux, ils avaient appris à se connaître dès l'âge le plus tendre. Mais une maladie inconnue à la jeune fille la troublait depuis quelques mois. Elle lut un jour chez une amie un petit livre qui traitait des maladies inhérentes à la femme et de suite elle comprit ce qu'elle avait. C'était la maladie qui affecte les trois quart et demi des femmes. Sans retarder elle se procura le remède infailible pour ces maladies là, le "Régulateur de la Santé de la femme" et un "Fermale Pourous Plaster" du Dr Larivière, et deux mois après elle était guérie et était l'épouse heureuse de l'heureux Alfred. Dépôt de ces remèdes à Montréal,

chez : Dr J. Leduc Picault et Contant Laviolette et Nelson, Dr F. Demers, Evans et Fls, où tous les marchands peuvent se le procurer. Aussi à vend et partout aux Etats-Unis. Pour toutes informations écrivez au propriétaire, Dr J. Larivière, Manchester.

Merveilleux développement, en trois mois, des formes de la Poitrine par l'emploi des Poudres Orientales.

UNE SERIE DE GUERISONS

8 novembre 1887.

MM. Dr E. MORIN & Cie., Québec,

Messieurs,

Pendant six mois, je me suis vu sous les coups d'une bronchite qui paraissait vouloir m'arracher à ma famille le plus vite possible, tout en me faisant endurer les souffrances les plus cruelles. Il ne semblait que plus je prenais de consultations et de remèdes, plus le mal empirait et devenait sérieux.

Déjà, j'avais pris le parti d'abandonner tout médicament; je me disais que ma maladie était incurable; mais, je m'étais trompé, car une heureuse annonce est venue me dire que, si je voulais être guéri soit de Bronchites, Toux, etc. il me fallait me procurer quelques bouteilles du Vin Créosoté du Dr. E. L. Morin. Immédiatement j'eus de ce Vin, et, NON QUELQUES BOUTEILLES, mais UNE SEULE a suffi pour faire disparaître complètement ma Bronchite. Depuis ce temps, j'eus l'occasion de me procurer encore six bouteilles de ce même Vin que je conserve comme m'ayant rendu la santé et pouvant encore la rendre, soit à moi-même, soit à d'autres.

Je vous félicite, donc chers Messieurs, de votre excellent et incomparable remède "Le Vin Créosoté", et ne saurais trop le recommander.

Croyez, Messieurs, à toute ma gratitude, et agréez,

FAMPHILE ALLARD, Marchand, Baie St. Paul.

Merveilleux développement, en trois mois, des formes de la Poitrine par l'emploi des Poudres Orientales.

MUSIQUE NOUVELLE

Tout en Rose, chansonnette, 25c; Tous-jours à toi, valse sérieuse, E. F. Blackstock, 50c; Clémentine, valse, L. Desaux, 60c; Concert sous la feuillée, valse de salon, L. Gobacurts, 40c; A Run of Luck, polka, Ant. L. Morac, 50c; L'étoile du Congo, polka, J. Frisque, 50c; Train éclair, galop brillant, G. Kinkel, 50c; Marche Canadienne, M. Krein, 40c.

MUSIQUE A BON MARCHÉ

Maria, valse, Mary C. R. Sheets, 20c; Lily of the valley, Mazurka, M. Smith, 35c; Heather bell polka, J. Kunkel, 20c; Amusement quadrille, Zikoff, 20c; Race course galop de concert, C.-D. Blake, 20c (expédition franco par la poste sur réception du prix marqué); Danse écossaise, F. T. Baker; Rock a bye baby, valse, F. Field; Whispers of love, valse, C. Kinkel; Bal des papillons polka, Coote; Daisy, polka, J.-C. Drane; Midnight, galop, G.-C. Petit; Conia, grande marche, E.-F. Smith; 10c. ou 11c. par la poste.

En vente chez J. G. YON, 1898, rue Ste-Catherine.

Merveilleux développement, en trois mois, des formes de la Poitrine par l'emploi des Poudres Orientales.

Les Poudres Orientales, les seules qui assourent en trois mois, le développement des formes de la poitrine seront expédiées franco sur réception du prix (\$1.00), adressée à l'agence des Poudres Orientales, boîte-poste 694, Montréal. Dépôt-général pour Montréal: L.-A. Bernard, pharmacien, 1882, rue Ste-Catherine, Montréal.

Le remède de Pico pour le catarrhe est le meilleur, le plus agréable à prendre, et le meilleur marché.

CATARRH

En vente chez tous les pharmaciens, ou expédie affranchi à toute adresse contre paiement de 50 cent. E. T. Staschitz, Warren, Pa., U. S. de l'A.

LA LOTERIE DE LA PROVINCE DE QUEBEC

CINQUIEME TIRAGE MENSUEL, LE 12 NOVEMBRE 1890

3134 LOTS VALANT..... \$52,740
GROS LOT VALANT..... \$15,000

Le Billet: \$1 - - - 11 Billets pour \$10

Demandez les circulaires à
S. E. LEFEBVRE, Garant
81, rue St-Jacques, Montréal, Canada

LE PLUS BEAU

CHOIX DE PIANOS A

DES AVANTAGES REELS:

CHEZ

LAURENT, LAFORGE & BOUDREAU

1637, Rue Notre-Dame

BAUME NASAL

C'est un remède certain et prompt pour guérir le Rhume de Cerveau dans toutes ses phases.

SOULAGE, NETTOIE, GUERIT.

Soulage à l'instant, Guérit pour toujours, Infaillible.

Plusieurs soldantes maladies sont simplement des symptômes du Catarrhe, tel que: Mal de tête, surdité partielle, perte de l'odorat, mauvaise haleine, crachats glaireux, nausées, sensation de débilité, etc. Si vous êtes sujet à ces symptômes ou d'autres semblables, c'est que vous avez le Catarrhe; vous ne devez pas perdre de temps pour vous procurer une bouteille de BAUME NASAL. Soyez avisé à temps, un rhume de Cerveau négligé résulte en un Catarrhe, suivi consommation et de mort. Le BAUME NASAL est en vente chez tous les pharmaciens, ou envoyé, frais de poste payé sur réception du prix (50cts ou \$1.00) en adressant

FULFORD & CO., Brockville, Ont.

CATARRHE

EXCELLENTS POTAGES.



En bâte de bouteilles, tout préparé, prêt à servir. — Coriandre, J. dienne, ortie et bottion, vanille, etc., etc. Pe les pâtes de gibier truffées. En outre de demi livre Excellents pour souper, pique-nique etc., préparés par la

FRANCO AMERICAN FOOD CO. NY

En vente chez Fraser, Viger & Cie., 199, rue Saint-Jacques, Montréal, et chez tous les épiceries du Canada. Echantillons envoyés franco contre 10c pour soupe et 25c pour pâtes, envoyés en timbres-postes.

Banque Ville-Marie

AVIS

Est par les présentes donné qu'un dividende de TROIS ET DEMI POUR CENT (3½ p.c.) a été déclaré sur le capital payé de cette institution pour le semestre courant, et que ce dividende sera payable au bureau de la Banque à Montréal, LUNDI, le PREMIER DECEMBRE prochain.

Les livres de transfert seront fermés du 20 au 30 novembre prochain, ces deux jours inclusivement.
Par ordre du Bureau,
U. GARAND
Caissier.
Montréal, 21 octobre 1890.

GUERISON PROMPTE DES RHUMES ET DES BRONCHITES

PAR LE SIROP DE TÉRÉBENTHINE.

N. B.—Demandez-le toujours comme suit: *Sirof de Terébenthine du Docteur Lavolette*.

En vente chez tous les pharmaciens.

50 cts le Flacon.

UNE VENTE FORCEE

Vue l'élargissement de la rue Notre Dame, je suis forcé de fondre mon stock de Vaiselles, Verreries, Lampes, etc., etc. Venez en profiter.

Services à Diner.....	Moitié prix
Services à Thé.....	—
Services de Chambres.....	—
Lampes à suspension.....	—
Lampes de Tables.....	—
Verreries, coutellerie, argenterie, etc.....	—

CHEZ

L. DENEAU

211, R. 13 Notre-Dame

VOYEZ

GUIMOND

Avant d'acheter vos

CORPS et CALECONS

Rien n'égale ces

CORPS ET CALECONS DE 75cts A \$1.50

15 ST-LAURENT

LA

Banque Jacques-Cartier

DIVIDENDE NO. 50

AVIS est par le présent donné qu'un dividende de TROIS ET DEMI (3½) POUR CENT sur le capital payé de cette institution a été déclaré pour le semestre courant et sera payable au bureau de la Banque à Montréal, le 20 et après LUNDI, le PREMIER DECEMBRE prochain.

Les livres de transfert seront fermés du 17 au 30 novembre, ces deux jours inclus. Par ordre du bureau.

A. DE MARTIGNY, Directeur-G. rant.

Montréal, 23 octobre 1890.

SANS PEUR ET SANS REPROCHE

SAVONS MEDICAUX

DR V. PERRALUT

Ces savons, qui guérissent toutes les Maladies de la peau, sont aujourd'hui d'un usage général. Des cas nombreux de démangeaisons, dartres, hémorroïdes, etc., réputés incurables, ont été radicalement guéris par l'usage de ces Savons.

NUMEROS ET USAGES DES SAVONS

Savon No 1.—Pour démaquage des visages de toute sortes.

Savon No 5.—Pour toutes sortes de dartres.

Savon No 8.—Contre les taches de rousseur et le masque.

Savon No 14.—Surnommé à juste titre savon de beauté, sert à embellir la peau et donner un beau teint à la figure.

Savon No 17.—Contre la gale. Cette maladie essentiellement contagieuse disparaît en quelques jours en employant le savon No 17.

Savon No 18.—Pour les hémorroïdes. Ce savon a déjà produit les cures les plus admirables, et cela dans les cas les plus chroniques.

Ces savons sont en vente chez tous les pharmaciens. Expédiez par la poste sur réception du prix (25-cents). ALFRED LIMOGES, Saint-Eustache, P. Q.

—A MORT—

LE RACHITISME !

LES POUDRES ORIENTALES, les seules qui assurent en trois mois en fortifiant le système, le **DEVELOPPEMENT DES FORMES DE LA POITRINE.**

Elles causent la **SECRETION DU LAIT** et sont conséquemment un aliment indispensable aux mères qui allaitent.

Elles favorisent la **FORMATION des JEUNES FILLES** et sont un puissant élément à la **CONSTITUTION DU SOUELETTE**; à ce titre elles doivent rentrer dans la nourriture fournie aux jeunes enfants, lesquels par l'emploi régulier de ces poudres étonnantes, grandissent beaux et forts.

Elles guérissent la **DYSPEPSIE, la CONSOMPTION, l'ANEMIE, les FAIBLESSES D'ESTOMACS, les PALES COULEURS, etc.**

FONT DISPARAITRE COMPLETEMENT LE RACHITISME. Recommandées sur les deux continents par les plus célèbres médecins.

BREVETES PARTOUT

Boîte avec notice : Un dollar.

Dépôt général pour Montréal : L. A. BERNARD, pharmacien, 1882, RUE STE-CATHERINE.

Demandez à votre pharmacien ou écrivez à l'Agence des **POUDRES ORIENTALES**, Boîte-Poste, 694, Montréal.



CHESTER'S CURE !

Pour la Toux Thumes
L'Asthme Bronchites Catarrhe
Enrouements Etc., etc

LE GRAND REMEDE CANADIEN

Pour les maladies ci-dessus mentionnées. Infaillible dans tous les cas. Demandez-le votre pharmacien. Expédiez aussi franco par la maille sur réception du prix. Adressez:

W. E. CHESTER

461 - rue LaGauchetière, Montréal - 46

Prix : grande boîte..... \$1.00
boîte..... 50



Etablie en 1870

Nous avons le plaisir d'annoncer que nous avons toujours en magasin les articles suivants: Les triples extraits cutinaires concentrés de JONAS. Huile de Castor en bouteilles de toutes grandeurs. Moutarde Française. Glycerine Colle forte. Huile d'olive en demi-pintes, pintes et pots. Huile de Foie de Morue.

Henri Jonas & Cie
10, rue de Bresoles
Montréal

Les trains quittent Montréal de la gare rue Windsor

Ottawa, 7.50 a.m. +*11.45 a.m., 4.15 p.m.
Boston, Portland, —*9.00 a.m., +*8.15 p.m.
Toronto—*9.20 a.m., +*8.45 p.m.
Detroit, Chicago, etc., +*8.45 p.m.
St. Marie, St-Paul, Minneapolis, etc., +*11.45 a.m.
St-Anne, Vaudreuil, etc., *9.20 a.m., +*8.45 p.m.

St-Jean, Sherbrooke, 4.00 p.m. +*7.45 p.m.
Winchester, *9.20 a.m., +*8.45 p.m.
Newport, 9.00 a.m., 5.35 p.m., +*8.15 p.m.
Halifax, N.E., St-Jean, N.B. etc., *7.45 p.m.

De la Gare du carré Dalhousie :

Québec, *8.25 a.m., 3.30 p.m. [Diman. seul.] et *10.00 p.m.
Trois-Rivières, *8.25 a.m., *3.30 p.m. [Dimanches seul.] 5.15 p.m. et *10.00 p.m.
Joliette, St-Félix, St-Gabriel, etc., 5.15 p.m.
Ottawa, *8.50 a.m., 4.40 p.m. *8.40 p.m.
Winnipeg et Vancouver, *8.40 p.m.
St-Jérôme, St-Lin, St-Eustache—5.30 p.m.
Ste Rose et Ste-Thérèse—3. p.m. 4.40 p.m. 5.30 p.m. Sam. 1.30 p.m. au lieu de 3 p.m.

De la gare Bonaventure

Marrieville et Farnham, 3.40 p. m., de St-Lambert, faisant connection avec le train qui laisse la gare Bonaventure à 3,15 p.m. Marieville, St-Césaire, 5 00 p.m.
* Samelis exceptés. † Tous les jours, dimanches inclus. Les autres trains les jours de semaine seulement tel qu'indiqué.
* Chars-palais et chars-dortoirs. † Les trains laissant Montréal les samedis ne font point connection.

Bureaux des billets à Montréal :

266 rue St-Jacques, stations de la rue Windsor et Place Dalhousie, Hôtel Windsor.

La seule Loterie étant sous la protection du gouvernement du

MEXIQUE

LA

LOTTERIE

DE LA

BENEFICENCIA PUBLICA

(CHARITE PUBLIQUE)

ETABLIE EN 1878

N'ayant rien de commun avec aucune autre en situation se servant du même nom.

LE PROCHAIN TIRAGE MENSUEL

Aura lieu dans le Pavillon Mauresque, Mexico,

JEUDI, LE 4 DECEMBRE 1890

Prix Capital --- \$60,000

Pour les conditions du contrat la compagnie doit déposer le plein montant de tous les prix compris dans le tirage, avant de pouvoir vendre un seul billet et recevoir le permis officiel suivant:

CERTIFICAT: Je, par les présentes, certifie que la Banque de Londres et Mexico a en dépôt les fonds nécessaires pour garantir le paiement de tous les prix qui seront gagnés au tirage de la Loterie de Bénéficiaire Publique.

Depuis, la compagnie est requise de distribuer cinquante-six pour cent de la valeur de tous les billets en proportion plus élevée que celle de n'importe quelle autre loterie.

80,000 Billets à \$4.00 \$320,000.00
Prix de - billets, en argent Américain
Billet entier \$4, demi billet \$2, quart de billet \$1

LISTE DES PRIX :

1 Prix capital de \$60,000	fait \$60,000
1 Prix capital de 20,000	fait 20,000
1 Prix capital de 10,000	fait 10,000
1 Grand prix de 2,000	fait 2,000
3 Prix de \$1,000	font 3,000
6 Prix de 500	font 3,000
20 Prix de 200	font 4,000
100 Prix de 100	font 10,000
340 Prix de 50	font 17,000
554 Prix de 20	font 11,000

PRIX APPROXIMATIFS :

150 Prix de \$60, approximatif au prix de \$60,000	9,000
150 Prix de \$50, approximatif au prix de \$20,000	7,000
150 Prix de \$40, approximatif au prix de \$10,000	6,000
799 Prix terminaux de \$25, décidé par le prix de \$60,000	15,980
2276 Prix se montant à	\$178,500

Tous les billets gagnants vendus aux Etats-Unis sont payés en monnaie ayant cours aux Etats-Unis.
Agents demandés partout.
Envoyez par lettres ordinaires l'argent, les mandats postaux ou traites qui sont émises par toutes les compagnies d'express.
Adressez :

U. BASSETTI
MEXICO, MEXIQUE

PIANOS! PIANOS

Seuls agents à QUÉBEC autorisés à vendre les PIANOS suivants

- O. Newcombe & Co. de Toronto,
- Nendelssohn Pianos & Co. de Toronto,
- Evans Brothers, de Ingersoll,
- Hallet, Davis & Co. de Boston,
- Schubert Pianos Co. de New-York.

ORGUES, HARMONIUMS pour Eglises et Harmoniums pour salons. Instruments en cuivre et à cordes de fabriques françaises et allemandes. Instruments de musique de toutes espèces, porte-musique, folios, étagères, échappes pour pianos droits, nouveau genre, couverts et hancs de pianos de fantaisie. Récentes publications de musique de tous genres, vocales et instrumentales, religieuses et profanes.
Prix modérés et conditions faciles.

BERNARD, FILS & CIE,

EDITEURS DE MUSIQUE
Coin des rues St-Jean et Ste-Ursule
Haute-Ville, Québec.

LE GRAND TRONC

Lorsque vous voyagez dans l'Est ou l'Ouest

Demandez vos billets par cette ligne populaire. Elle traverse toutes

Les Villes et Villages

importants dans les deux Provinces. Pour PORT HURON, DETROIT, CINCINNATI et autres villes dans les Etats de l'Ouest, elle offre des avantages uniques étant la SEULE

COMPAGNIE CANADIENNE

sous le contrôle d'une seule administration. Donnant correspondances directes pour tous chemins de fer américains seule route donnant des avantages pour Biddeford, Manchester, Nashua, Boston, Fall River, New-York et toutes villes et villages importants dans la Nouvelle-Angle terre.
Pour plus amples informations, adressez-vous à la gare du Grand-Tronc, à Montréal, où à notre représentant

Wm EDGAR J. HICKSON,
Agent général pour les billets.

A. HURTEAU & FRERES

MARCHANDS DE BOIS DE SCIAGE
22, rue Sanguin, Montréal
Coin des rues Sanguin et Dorchester, Téléphone 106
Bassin Wellington, en face des Bureaux du Grand-Tronc
Téléphone 140

V. ROY & L. Z. GAUTHIER,

Architectes et évaluateurs ont transporté leur bureau au numéro

180 - RUE SAINT-JACQUES - 180

Edifice de la Banque d'Epargne
VICTOR ROY L. Z. GAUTHIER
Élévateur 4e plancher. Chambre 3 et 4

La Compagnie d'Assurance NORTHERN OF ENGLAND.

Capital..... \$15,000,000
Fonds accumulés..... 17,106,000

BUREAU GÉNÉRAL POUR LE CANADA

'724 NOTRE-DAME, MONTREAL
ROB. W. TYRE, Gérant.

AGENTS POUR LA VILLE

ELZEAR LAMONTAGNE JOSEPH CORBEIL

LES AMERS INDIGENES!

Le plus économique en même temps que le plus efficace tonique stomacique et digestif.

Les AMERS INDIGENES doivent leur popularité aux plus importantes qualités que peut avoir une préparation médicamenteuse; une efficacité toujours certaine, l'absence de tout principe dangereux, et la modicité du prix.

Les AMERS INDIGENES sont une combinaison préparée dans des proportions rigoureuses, d'un grand nombre de racines et d'écorces les plus précieuses par leurs vertus médicinales, toniques, stomachiques, digestives et carminatives.

LES MAUX DE TÊTE, ÉTOURDISSEMENT, NAUSÉES, MALAISE GÉNÉRAL, sont le plus souvent la suite de dérangement de l'estomac, et dans ce cas, les AMERS INDIGENES ne manquent jamais d'apporter un soulagement prompt, et le plus souvent, une guérison certaine.

Les AMERS INDIGENES se vendent en détail dans toutes les bonnes pharmacies de la Puissance, en boîtes de 25 cts. seulement, contenant ce qu'il faut pour 3 ou 4 bouteilles de 3 demiars.

S. LACHANCE, PROPRIETAIRE,

1538 ET 1540 RUE STE-CATHERINE
MONTREAL.

MAISONS RECOMMANDEES

SAINT-JEAN, P. Q.
Hôtel du Canada Louis Forgue
Maison de première classe,
162, 161, 166, rue Richelieu

NEW-YORK
Hôtel Lantelme
Union Square.—Maison Française de 1ère ordre.—Prix modérés

RIMOUSKI
Hôtel St-Laurent, A St-Laurent & Cie Prop.

SAINT-HYACINTHE
Hôtel Yamaska, Perreault, Prop.

TROIS-PISTOLES
HOTEL LAVIGNE

QUEBEC
CHAUSSURES
J. S. LANGLOIS, 121, rue St-Joseph, St-Roch

Hôtel Albion, L. A. & J. E. DION, Prop., 29, rue du Palais

Magasin du Louvre, Coté & FAGUY
Importateurs de Marchandises d'Étapes et de Fantaisie, 27, rue Saint-Jean

PENSION FRECHET
Rue Saint-Louis, vis-à-vis l'hôtel Saint-Louis

Librairie-Papeterie, Berti & Tourangeau
41, rue St-Joseph, St-Roch

CYR. DUQUET
Horloger, bijoutier, a transporté temporairement son établissement au No 16, rue St-Jean, vis-à-vis la Caisse d'Économie.

SOREL
HOTEL BRUNSWICK, J. Fish, Prop.

TROIS-RIVIERES
N. E. MORISSETTE, 148, rue Notre-Dame
Tapis, Métrinos à Soutanes, etc.

HOTEL DUFRESNE
JOSEPH DUFRESNE Propriétaire

MONTREAL
THE BRITISH CIGAR STORE
1574, rue Notre-Dame

RESTAURANT OCCIDENTAL
121, rue Vitré, Montréal

RESTAURANT VICTOR
594, rue Lagachetière

Librairie française
2524, RUE SAINT-LAURENT, MONTREAL

Important de Paris chaque semaine les dernières nouveautés, œuvres des grands écrivains, depuis 25c le vol. Envoi dans toute la Puissance.

HOTEL JACQUES-CARTIER
23, 25, 27, PLACE JACQUES-CARTIER
Hôtel canadien-français situé dans la partie la plus centrale de la ville. Excellente cuisine, consommation de premier choix. Arrangements pour familles. Prix modérés.

J. P. MARTEL, Prop., Montréal

J. ALCIDE CHAUSSE ERNEST MESNARD
CHAUSSE & MESNARD ARCHITECTES

No 77, Rue Saint-Jacques, Montréal
Téléphone Bell 2545

HOTEL RIENDEAU
58 & 60 PLACE JACQUES CARTIER

Cet hôtel de première classe, qui était autrefois au No 64, rue Saint-Gabriel, vient d'être transporté au No 60, Place Jacques Cartier.
Prix très modérés. Cuisine française.
J. RIENDEAU, Propriétaire.

VILLACABRAS.

La meilleure Eau Purgative connue, recommandée par les plus hautes sommités médicales françaises. Dépôt chez
C. ALFRED CHOUILLOU
9 et 11, rue St-Alexis, et 12 et 14 rue St-Jean

THIS PAPER may be found on file at Geo. B. Howell & Co's Newspaper Advertising Bureau (10 Spruce St.), where advertising contracts are made in NEW YORK.

Attraction sans précédent Plus de deux millions distribués

L.S.L.

COMPAGNIE de la LOTTERIE de l'ETAT de la LOUISIANE

Incorporée par la Législature pour les fins d'éducation et de charité, et ses franchises déclarées, être parties de la présente Constitution de l'Etat en 1879, par un vote populaire écrasant.

Laquelle expire le 1er Janvier 1895

Les Grands Tirages Extraordinaires ont lieu semi-annuellement (Juin et Décembre) et les Grands Tirages Simples ont lieu mensuellement, les dix autres mois de l'année. Ces tirages ont lieu en public, à l'Académie de Musique, Nouvelle-Orléans, La.
" Nous certifions par les présentes que nous surveillons les arrangements faits pour les tirages mensuels et semi-annuels de la Compagnie de Loterie de l'Etat de la Louisiane, que nous gérons et contrôlons personnellement les tirages nous-mêmes et que tout est conduit avec honnêteté, franchise et bonne foi pour tous les intéressés : nous autorisons la Compagnie à se servir de ce certificat, avec des fac-simile de nos signatures attachés dans ses annonces.

St. Jacques
St. Emile
Commissionnaires

Nous, les soussignés, Banquiers et Banquiers, palerons tous les prix gagnés aux Loteries de l'Etat de la Louisiane qui seront présentés à nos caisses.

R. M. Walmsley, Prés. Louisiana National Bk
Pierre Lanau, Prés. State National Bk
A. Baldwin, Prés. New Orleans National Bk
Carl Kohn, Prés. Union National Bk

Grand Tirage Mensuel

L'ACADEMIE DE MUSIQUE, NOUVELLE ORLEANS,
MARDI, 16 DECEMBRE 1890

PRIX CAPITAL . . . \$600,000

100,000 BILLETS DANS LA ROUE

LISTE DES PRIX

1 PRIX DE \$600,000 est.	\$600,000
1 PRIX DE 200,000 est.	200,000
1 PRIX DE 100,000 est.	100,000
1 PRIX DE 50,000 est.	50,000
2 PRIX DE 20,000 sont.	40,000
5 PRIX DE 10,000 sont.	50,000
10 PRIX DE 5,000 sont.	50,000
25 P. IX DE 2,000 sont.	50,000
100 PRIX DE 800 sont.	80,000
200 PRIX DE 600 sont.	120,000
500 PRIX DE 400 sont.	200,000

PRIX APPROXIMATIFS

100 PRIX DE \$1,000 sont.	100,000
100 PRIX DE 800 sont.	80,000
100 PRIX DE 400 sont.	40,000

PRIX TERMINAUX
1,998 PRIX DE \$200 sont. \$399,600
3,144 prix se montant à \$2,169,600

PRIX DES BILLES :

Billet complet, \$40 ; Demis \$20 ;
Huitièmes \$5 ; Vingtièmes \$2 ;
Quarantièmes \$1.

Prix des Clubs, 55 billets d'une piastre pour \$50

ENVOYER TOUT ARGENT PAR L'EXPRESS, ET LA COMPAGNIE PAIERA LES FRAIS DE PORT.
S'adresser à M. A. DAUPHIN, New-Orléans, La.

N'oubliez pas que la charte actuelle de la Loterie de l'Etat de la Louisiane qui forme partie de la constitution de l'Etat de la Louisiane et qui a été déclarée par la Cour Suprême des E.-U. un contrat avec l'Etat de la Louisiane et une partie de la constitution de cet Etat n'expire que le premier janvier 1895.

La législature de l'Etat de la Louisiane, qui s'est réunie le 10 de juillet de cette année, a ordonné qu'un amendement à la constitution de l'Etat soit soumis au peuple à une élection qui aura lieu en 1892 amendement destiné à prolonger la charte de la Compagnie de la Loterie de l'Etat de la Louisiane jusqu'en l'année mil neuf cent dix-neuf.

Colonne Carsley

Thé et café servis gratuitement pendant ce mois

NOS ENCYCLOPÉDIES

Les demandes pour les encyclopédies augmentent à mesure que le mois avance. Il est vraiment étonnant de voir le nombre de clients qui achètent pour \$25 et au-delà en une seule emplette.

NOUS POUVONS RESISTER

Les demandes faites aux éditeurs pour un plus grand nombre de livres qu'ils s'attendaient peuvent les faire hésiter à nous les envoyer. Mais notre convention est telle qu'elle doit être remplie à la lettre pendant ce mois de sorte que nous pouvons satisfaire aux demandes si les éditeurs ne le peuvent pas.

SURPRIS NOUS-MÊMES

Le grand nombre de manteaux d'hiver pour dames vendus dernièrement a beaucoup augmenté la demande des encyclopédies. Les robes faites et les commandes pour costumes jouent un rôle important dans le transport des livres. C'est certainement une méthode très pratique d'annoncer un livre de valeur mais elle est dispendieuse pour les éditeurs.

S. CARSLY

CHOSÉS ÉTRANGES

Le dernier incident étrange et imprévu chez S. CARSLY est que plusieurs

GRANDES ENCYCLOPÉDIES

sont tombées entre ses mains pour en disposer. Mais comme nous ne faisons le commerce de livres, nous ne les offrirons pas en vente mais nous les donnerons à nos clients.

A PROPOS DU LIVRE

Le livre mesure 9 1/2 x 12 pouces et l'épaisseur est de deux pouces. Les éditeurs nous écrivent qu'ils sont bon marché à SIX piastres chacun. Le livre contient une foule d'informations diverses, outre 1,600 illustrations descriptives.

MOTS DES ÉDITEURS

Lisez ce que disent les éditeurs. La seule Encyclopédie du genre. Il forme à lui seul une bibliothèque illustrée. Cette Encyclopédie contient des informations qu'on ne peut trouver dans les autres livres. Il est relié avec la meilleure étoffe anglaise. Il contient 590 pages, 1000 magnifiques illustrations, au-delà de 100 biographies d'hommes les plus célèbres du monde et donne un compte rendu simple mais soigné de sujets intéressants.

Le prix en détail est \$6.00.

AVIS PUBLIC

S. Carsley n'a qu'un seul magasin à Montréal. Point de succursale.

S. CARSLY.

FIL DE CLAPPERTON

SI VOUS VOULEZ

Un fil qui ne s'effile pas,
Qui coudra avec douceur,
Un fil pour coudre à la main ou à la machine,
Un fil qui vous sera agréable,

DEMANDEZ LE

FIL DE CLAPPERTON

EVER READY

Les baleines de corsages
EVER READY

Sont reconnues par toutes les couturières qui en font usage comme étant les meilleures et les plus confortables; elles reconnaissent que ce sont les seules baleines que l'on doit acheter

S. CARSLY.

S. CARSLY

1765, 1767, 1769, 1771, 1773, 1175, 1777, RUE NOTRE-DAME, MONTREAL

MAGASIN ENCOMBRE !!

30 POUR CENT DE REDUCTION

DANS NOS PRIX !

Afin de diminuer notre stock de MARCHANDISES SECHES et de NOUVEAUTÉS trop considérable pour notre local

DUPUIS, LANOIX & Cie

2092, rue Notre-Dame, ci-devant à l'ancien Magasin I. A. Beauvais

37977



DANS TOUT L'UNIVERS

Le Johnston's Fluid Beef

Est employé comme nourriture fortifiante pour les malades et les convalescents.

RICHARD LAMB

Importateur et Manufacturier de Chapeaux, Casques et Fourrures— Garnitures en Fourrures teintes et réparées avec soin

Des Casquettes de Fantaisie en Heluche, Velours, Polos, etc., etc., faites à ordre pour Dames et Enfants. Une visite est sollicitée avant d'aller ailleurs.

2295—Rue Notre-Dame, Montréal—2259

LA COMPAGNIE D'ASSURANCE

“ WESTERN ”

CONTRE LE FEU ET SUR LA MARINE

Revenu pour l'année 1899..... \$2,025,192.58
Sécurité pour les assurés..... 1,537,296.41

BUREAU A MONTREAL, 194 RUE ST-JACQUES

ARTHUR HOGUE, Agent du département français.

J. H. ROUTH & Cie, Agents généraux.

Nous donnons des reçus et des polices écrites en français. Institutions religieuses et propriétés de campagne assurées à de très bas taux.

HONNORABLE AUX REMÈDES SAUVAGES DE

GEO TUCKER

SIROP BOTANIQUE DE

ARRAPAGO

BAUME DES MONTAGNES VERTES

DE

GEO TUCKER, POUR

LES MALADIES INTERNES ET EXTERNES REMÈDES BIEN CONNUS.

<p>\$5.000 DE RECOMPENSE POUR DE MEILLEURES MEDECINES PATENTÉES VENDUS PAR TOUS PHARMACIENS ET ÉPICIERS RESPECTABLES DÉPÔT CHEZ</p>	<p>MÈRES SAUVEZ LA VIE A VOS PETITS ENFANTS EN DEMANDANT TOUJOURS A VOTRE PHARMACIEN LES BOMBONS DE CHOCOLAT INDIEN DES MONTAGNES VERTES DE GEO TUCKER POUR LES VERS.</p>	<p>N'oubliez pas de demander les petites pilules POMMES DE MAI DE LA MONTAGNE VERTE DE GEO TUCKER POUR LA PURGATION. DYSPEPSIE. CONSTIPATION ETC. 12 PILULES LA DOSE</p>	<p>DES MILLIERS DE PERSONNES SOUFFRANTES ONT IMMÉDIATEMENT RECOURS AUX Remèdes Sauvages DE GEO. TUCKER</p>
---	---	--	--

LYMAN, FILS & CIE 429, RUE GRAIG
PHARMACIE EN GROS EN FACE DU CHAMP DE MARS
RUE ST-PAUL, MONTREAL.

HOTEL ST - LOUIS

(Ci-devant occupé par M. J. Riendeau)

64, rue Saint-Gabriel, Montréal

Cet hôtel vient d'être ouvert par M.M. John Johnson & Cie, déjà si avantagusement connus. M. J. Johnson a fait précédemment sa marque - Ottawa. La table est des mieux servies. Primours de toutes les saisons. Chambres spacieuses, magnifiquement meublées à neuf.

J. JOHNSON & CIE, 64, rue St-Gabriel, Montréal.

CASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation délicate et rafraichissante. Elle entretient le scalp en bonne santé, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles. 25 cts la bouteille

HENRY R. GRAY, Chimiste-pharmacien, 123 rue St-Laurent.

ANNONCE DE

John Murphy & Cie

LES PLUS NOUVELLES ET LES MEILLEURES

Les dames qui achètent leurs étoffes à robes chez nous se trouvent avoir

LES PLUS NOUVELLES ET LES MEILLEURES

Les dernières nouveautés telles qu'exhibées à LONDRE PARIS

BEAUX PATRONS combinés d'étoffes à robes, dernières nouveautés, depuis \$5 jusqu'à \$30 la patron.

BEAUX TWEEDS pour robes, depuis 50c. jusqu'à \$1 la verge.

HENRIETTAS tout laine, toute les plus nouvelles nuances d'automne, depuis 50c. jusqu'à \$1.25 la verge.

NOUVEAUX DRAPS à costumes, toutes couleurs, depuis 15c., jusqu'à \$1.10 la verge.

NOUVEAUX DRAPS pour amazones, tout laines, et double largeur, depuis 40c., jusqu'à \$1.50 la verge.

NOUVELLES ETOFFES carraantées pour robes, depuis 20c jusqu'à \$1.50 la verge

NOUVELES ETOFFES à robes pour la neige, depuis 10c jusqu'à \$1.10 la ver.

NOUVELLES ETOFFES rayées pour robes, depuis 10c jusqu'à \$1.25 la verge.

Mes dames, pour toutes sortes d'étoffes à robes, vous serez sûres d'être satisfaites, si vous allez chez

JOHN MURPHY & CIE.

Echantillons à robes envoyées sur demand

JOHN MURPHY & CIE

Coin des rues Notre-Dame et St-Pierre

Au comptant et à un seul prix

Bell Tel. 2193

Federal Tel. 58

Commandez le Pond's Extract. Evitez les imitations

POUR

Tous les Maux
Hémorroïdes
Contusions
Catarrhes
Blessures
Douleurs
Brûlures
Toilette



Fac-Simile du Flacon enveloppé de papier chamois.

SERVEZ-

VOUS DE Grippe

POND'S EXTRACT

Il guérit les

Engelures
Enrouements
Rhumatismes
Maux d'Yeux
Hémorragies
Inflammations
Maux de Gorge

Préparé seulement par le

POND'S EXTRACT CO.

76 Fifth Avenue New York